

ERIC DE HAULLEVILLE

LE GENRE ÉPIQUE

AUTOBIOGRAPHIE



MLA
8453



Propriété de l'ÉTAT
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
ET DE LA CULTURE FRANÇAISE
Service des Lettres
Enregistré sous le N°

MLA
8453





a Monsieur Vaucluse
ministre des Sciences et des Arts
en hommage
respectueusement
des: de Harcourt.

LE GENRE ÉPIQUE

DU MÊME AUTEUR :

DÉNOUMENT, *livre poétique*. (Disque Vert 1923. Libr.
Van den Berg).

A PARAÎTRE :

VOYAGE AUX ILES GALAPAGOS, *roman*.

LA FOURMI MÉTAPHYSIQUE, *drame*.

L'EXALTATION D'UN MONDE, *poèmes*.

LE TESTAMENT D'UN CONDAMNÉ A MORT, *œuvre philoso-
phique*.

ERIC DE HAULLEVILLE

LE GENRE ÉPIQUE

AUTOBIOGRAPHIE

« *Est-ce possible, dit-il ?* »

(P. 42)

ÉDITIONS DE LA MONTAGNE

27, Boulevard de Grenelle, Paris

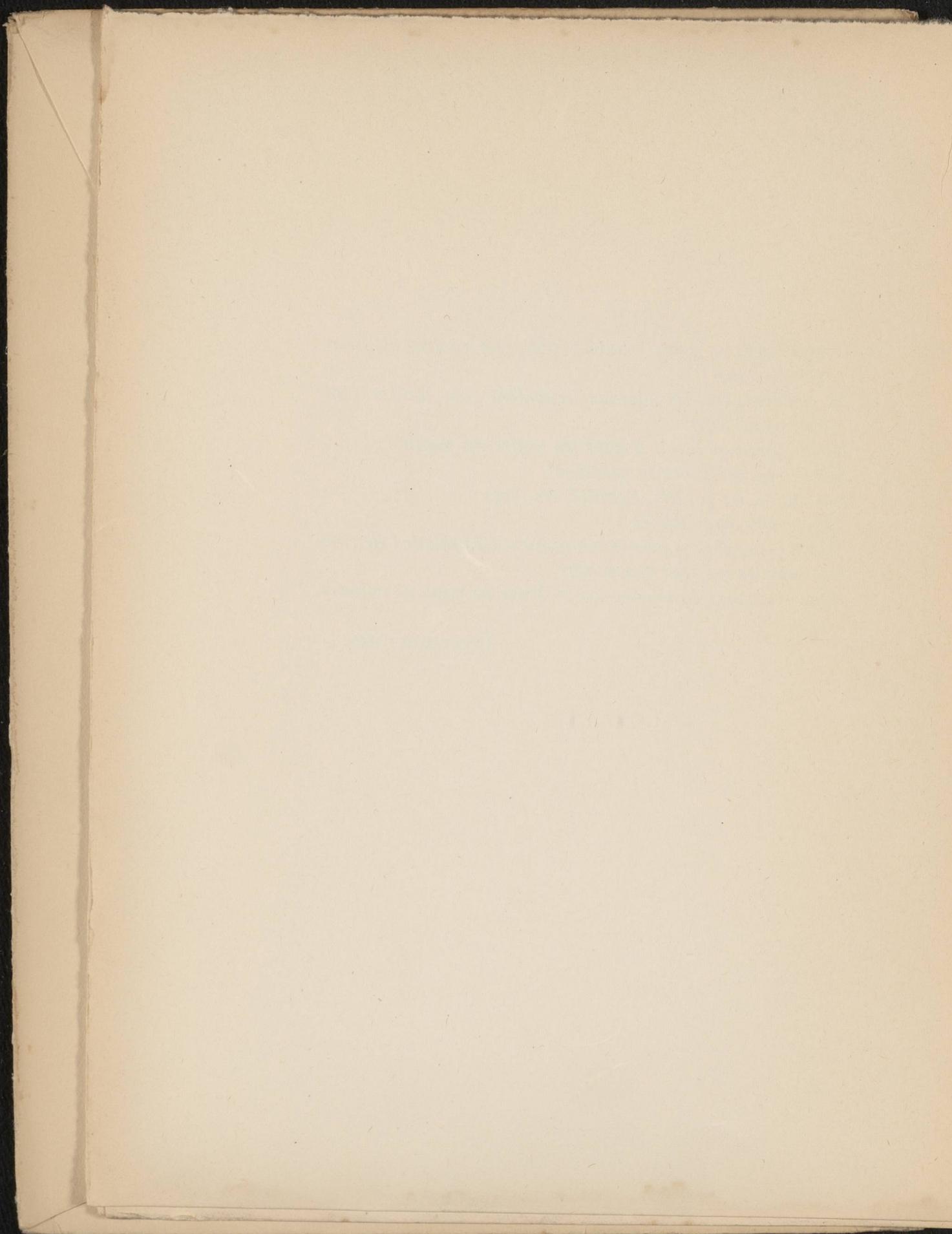
DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL :

Librairie GALLIMARD, 15, Boulevard Raspail, Paris



*C'était dans un pays lointain déjà, une contrée où nous
n'irons plus
Te souviens-tu, les oiseaux n'avaient pas d'ailes tant
l'air était léger
La vie jeune se levait d'entre les trèfles du matin
Sur le ciel de cuivre se gravaient
Les désirs, les projets, l'amitié, les rêves
Tu es mort Jean Périer
Ta voix immobile a pris le son grave et hautain de l'éternité
Les hommes ne t'ont pas connu
Nous marchons en silence sur la Terre où nous ne sommes
pas*

Décembre 1929.



I

NOUVELLE POLITIQUE EN GUISE DE PRÉFACE

à...

Ce matin-là n'était pas comme un autre. Si délicat que je m'y embarquai absolument.

Je pris le tramway. J'engageai la conversation avec le receveur qui était un joli garçon. Il me conseilla de descendre au troisième arrêt, ce que je fis, lui laissant à titre personnel le prix de ma place.

Je pénétrai à l'intérieur de la gare. Je montrai ma carte d'identité (ou peut-être celle d'Alicie).

— Adressez-vous au sixième guichet à gauche.

J'y donnai une couple de pièces d'or à l'effigie de mon roi. En échange, je reçus deux coupures d'un franc et aussi un petit carton. Comme je le tenais à la main, on me le prit pour y faire un trou. Je demandai : « Où dois-je me rendre? »

— Deuxième voie.

— Merci.

Sur le quai je demandai : « Où dois-je aller? »

— Vous y êtes.

— Merci.

Avez-vous déjà vu un train au repos? Les gens sont toujours pressés et perdent ainsi leur temps. Comme le train partait je lus distinctement : *Ostende-Varsovie* et aussi le mot *International*. Il ne resta qu'une petite fumée.

Un porteur me heurta. Il me dit : « Votre train est parti ». Et il semblait joyeux.

— Que dois-je faire?

— Ah ! bien, prenez le suivant. Il y en aura un dans deux heures.

— Merci.

Je marchai droit devant moi. J'arrivai sur le ballast. Je m'étendis sur la cendrée. Je réfléchis. Je pense partir en voyage, me dis-je, et comme je suis heureux, le temps s'arrête deux heures ! Je sortis de mon portefeuille les lettres auxquelles je réservais une réponse. Avec ma cigarette et mon souffle, je parvins à les brûler, ce que je n'avais jamais pu faire en d'autres circonstances. Or, j'entendis distinctement quelque bruit. Me levant sur un coude, je vis des hommes s'approcher d'une des voies, se baisser et s'éloigner. Et je crois bien que je fus certain qu'ils avaient placé là une bombe. Car, comme je m'assoupissais, je fus secoué par un grand fracas, tandis qu'une épaisse fumée et quelques flammes m'environnaient. Une de mes lettres même, qui n'avait pas brûlé, fut consumée, ce dont je me réjouis. Des ouvriers et employés passaient lorsque ce grand bruit se fit entendre. Ils se cachèrent dans un wagon abandonné — une demi-heure. Soudain, ils se jetèrent sur moi avec beaucoup de brutalité et me firent fort souffrir.

Je fus garotté et mis en prison. Le gouvernement belge décréta que je serais pendu.

Ce qui eut effectivement lieu.

C'est ainsi que je quittai définitivement le pays natal.

Cologne, mars 1924.

II

MONSIEUR SOUBIRANE

Légende

pour...

De l'amour d'Alicie, de la ville de Valenciennes et de ses trente-six tourelles, las, Soubirane rêvait à partir pour Saïgon, ses tours et Hanoï, ses orangers.

Ah ! Saïgon, et vous Hanoï, les plus beaux fleurons de ma couronne, ceux-là mêmes pour lesquels la reine Clytemnestre entretenait dans son sein les plus noirs desseins, ah ! les beaux bras blancs de mon épouse, sueurs écarlates de mes tempes, ah ! trois fois hélas !

La chance inouïe et incroyable d'être né riche, fait de Melchior un personnage à parler dans la suite. Soubirane possédait trois sourires.

Les Allemands sont généralement bruns ; ceux qui naissent blonds le déclarent : ils sont réservés à l'exportation.

Certes, à Thionville, l'atmosphère effrayante d'une salle d'attente de troisième classe avait fait pâlir Soubirane. Le Lorrain qui lui servait une bière n'était plus allemand. Ses yeux brûlaient un visage si fané que Soubirane lui sourit.

Ce fut merveille le coup de Melchior à la Bourse. Une fortune.

« Suivez-moi » dit Soubirane au Lorrain. On l'appela Roger. De Thionville, ils marchèrent sur Trèves et mirent à visiter la ville tant de folie que la nuit tomba, le jour se leva qu'ils ne s'étaient pas arrêtés, bien loin d'avoir osé s'approcher de la Porte-Noire. De Trèves ils se dirigèrent sur Biebrich où ils rencontrèrent le Rhin qu'ils descendirent jusqu'à Emmerich.

« Que voulez-vous de moi? » dit Roger à Soubirane.

Soubirane rêvait à partir pour Saïgon, ses tours et Hanoï, ses orangers.

Trois chandelles, six citrons et pour Ariane, ma sœur, ce baiser qui ne bat que pour elle.

Les Belges, les Hollandais, les Luxembourgeois, travaillent ; ceux qui sont oisifs vont à l'étranger.

De Clèves et de Nimègue, Soubirane gagna le Brabant. Il vint dans un endroit appelé Moorseel. Il y a des champs, il y a des arbres, il y a une route. Il y avait sur le talus de la route un jeune moissonneur qui prenait de la nourriture. Sa vigueur était si certaine qu'elle fit pâlir Soubirane et comme le moissonneur lui donnait du pain, son visage était si libre que Soubirane lui sourit.

Ce fut merveille le coup de Melchior à la Bourse. Une fortune.

« Veux-tu, dit Soubirane à Pierre, venir avec moi? »

De Moorseel, ils allèrent à Vossem qui est le village proche. Voici, dit Pierre, Caroline.

Soubirane rêvait à partir pour Saïgon, ses tours, et Hanoï, ses orangers.

Trois chandelles, six citrons et, au plus noir de mon cœur, cette perle rare qui est la cervelle de l'enfant aimé entre-dévoré.

La Seine est plus lumineuse que d'autres fleuves parce qu'elle passe dans Paris, même quand il pleut. Les Français restent beaucoup enfermés dans Paris, pour être mieux vus.

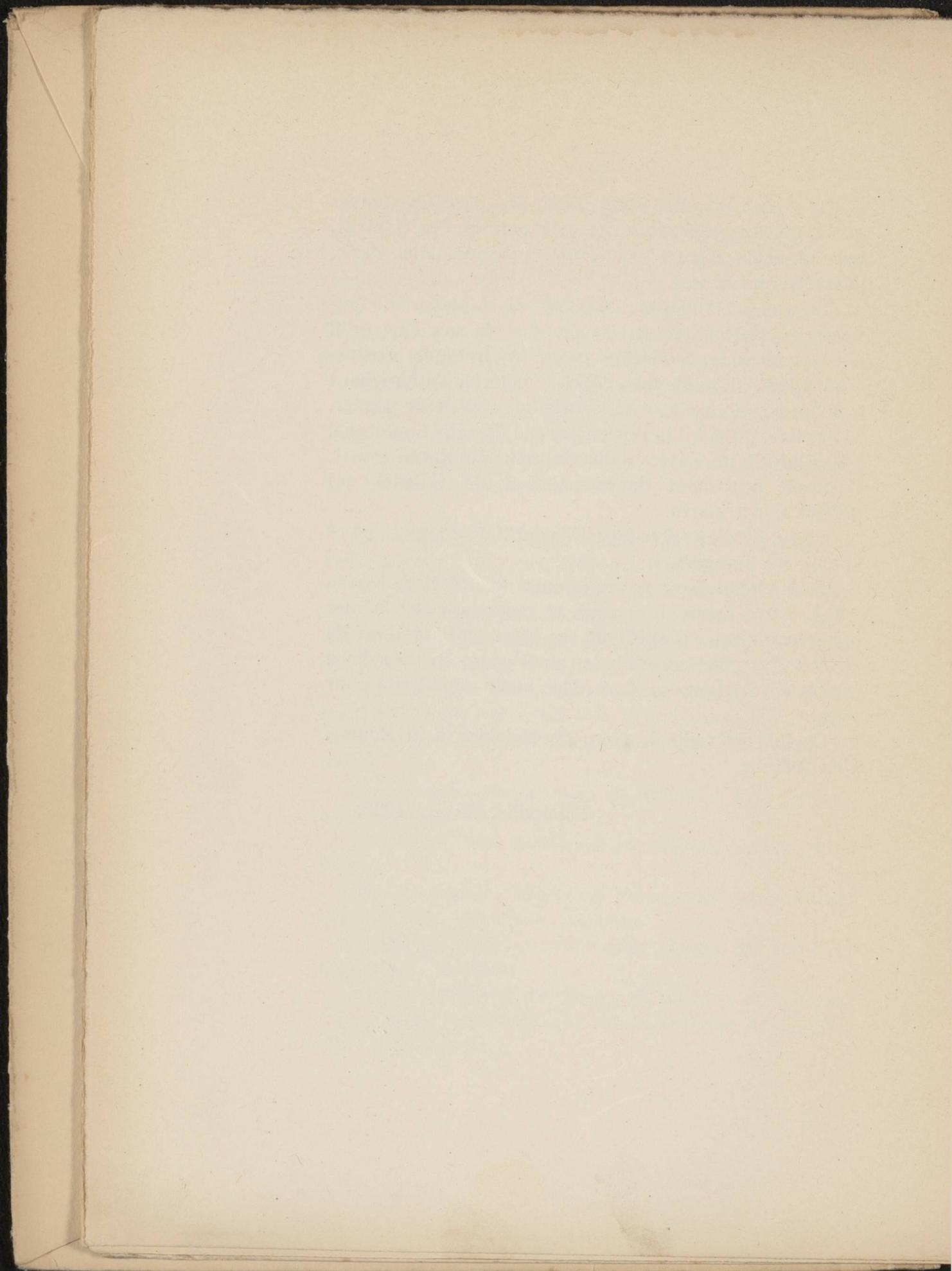
Traversées Nivelles, Malines et Audenarde, traversée la Normandie et une étendue de son âme qu'il n'a pas mesurée, Soubirane gagna la Bretagne, s'attardant à loisir dans Rennes, Vitré, Fougères, s'approchant à petits pas de la mer que Gabriel le pressait de gagner. A Paramé, quand il la rencontra, elle fit pâlir Soubirane. « Il faudrait un navire » dit Gabriel. Soubirane sourit, s'aperçut seulement de la présence de Gabriel qui portait le col marin.

« Non, dit-il, je rêve à partir pour Saïgon, ses tours et Hanoï, ses orangers. »

Trois chandelles pour enflammer une forêt de sapins verts, est-ce assez, dites-vous, et cependant sur la mer méditerranéenne, il suffit de six frêles embarcations de citrons d'or pour recueillir les améthystes en voie de se perdre et les aigues-marines. Mon cœur ne bat pas pour vous.

Ce fut merveille le coup de Melchior à la Bourse. Une fortune.

Thionville, février 1925.



III

LA TRAGÉDIE DU PONT D'AUSTERLITZ

Tragi-comédie-féerie en un prologue et un acte

à...

PERSONNAGES

(dans l'ordre chronologique de leur entrée en scène)

Doués de la parole :

LE CHŒUR (<i>habillé d'une longue robe blanche à manches flottantes, semblable à celles que portent les dominicains</i>).	UNE FEMME.
UN EMPLOYEUR.	UN MAGISTRAT.
DES VIEUX.	UN HOMME.
UNE BÊTE.	UN GÉNÉRAL.
UN MACHINISTE.	UN SOUS-OFFICIER.
UN VIEILLARD.	UN PRÊTRE.
	UN ÉTUDIANT.
	UN MÉDECIN.
	DES PAGES.

Muets :

L'ANGOISSE.	LE DUC DE TRÉVISE.
DES OUVRIERS.	M. DUBONNET.
DES FEMMES.	DE LA FOULE.
UN SQUELETTE A VENTOUSES.	UNE USINE.
DES ROIS, DES REINES.	UNE ILE.

Jeux de scène. Accessoires.

La scène se passe de nos jours sur le Pont d'Austerlitz, à Paris.



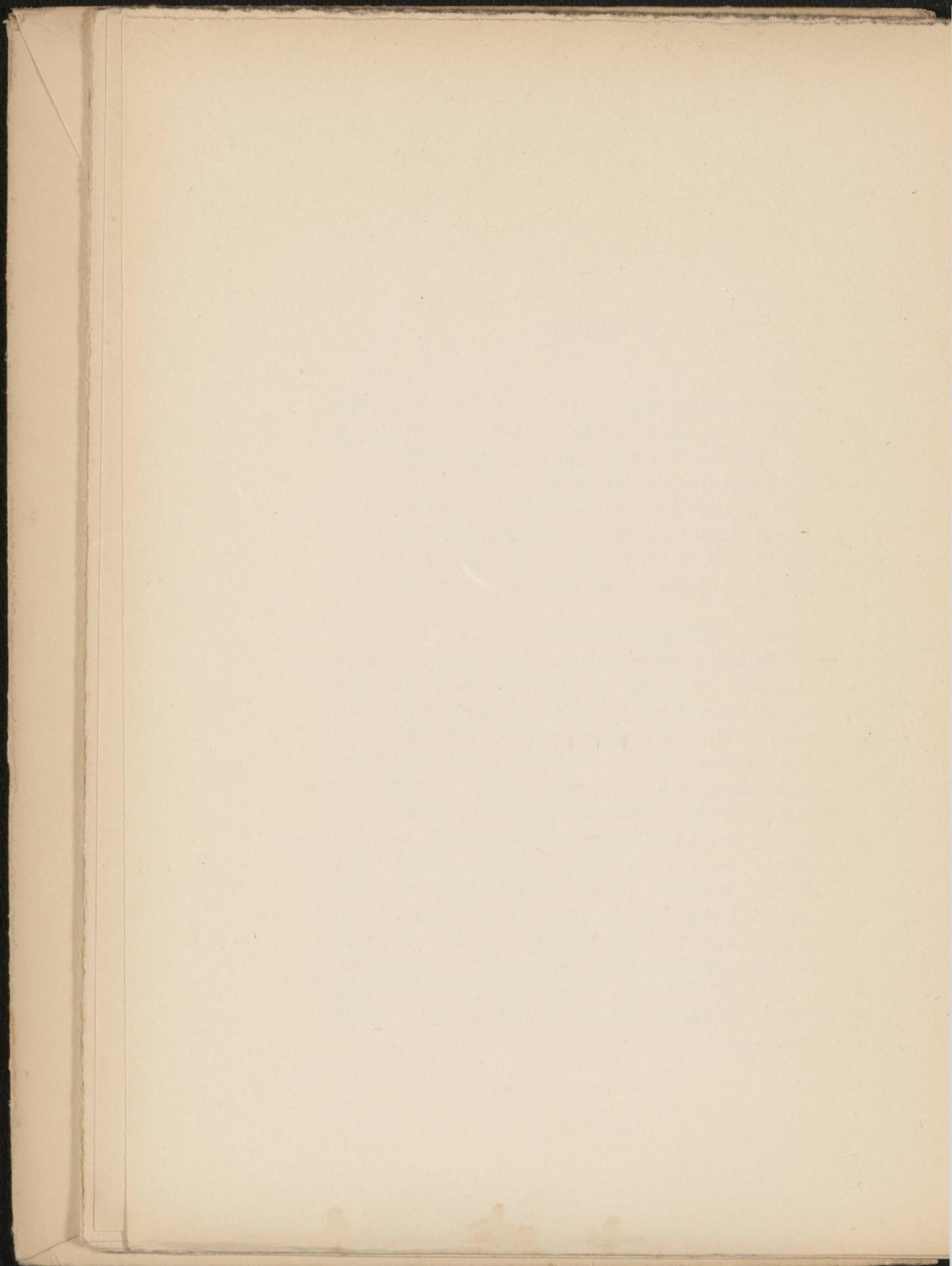
PROLOGUE

LE CHŒUR.

Bientôt passeront leur habit du soir le ciel et la ville, aussi agitent-ils leurs dernières étoffes multicolores. Les phares des voitures y lancent leurs disques. Que sont tendres les métaux que charrie le fleuve et comme l'eau a pour les caresser les lèvres de l'alcool en flamme, vol d'hirondelle. Entendez-vous le chant ralenti des chalandes qui passent au travers de l'anneau d'or d'un pont? Les deux quais partent à la dérive que liait le serment prêté.

Ah ! je le sais qu'entre le ciel et la terre sont les grandes plaines de mon enfance. Les abîmes fleurissent la menthe où je me perds. Les fabuleux arcs de triomphe de l'espace, arcs-en-ciel, cernent la terre : la douve est bardée de fer. Les mondes lyriques avec leur peuple d'oiseaux fantastiques se soulèvent dans des robes légères de danseuses qu'un mouvement parfait rend immobiles. Partout l'odeur de géranium des sexes...

Une aile, en voici mille qui montent en moi... Brisées ! Un couteau lancé d'une main experte s'enfonce dans ma poitrine, puis mille autres : dessinée toute la rosace de l'angoisse. Une fois de plus elle m'a surpris qui s'approchait à pas feutrés, habillée de satin noir (*disparaît l'angoisse au moment qu'elle se montre*). Je m'arrête sur le pont d'Austerlitz, route largement déployée, plaine où se soulèvent autant de mirages que d'étoiles dans mes yeux.



ACTE UNIQUE

LE CHŒUR.

Il s'approche des cerceaux d'une espèce jamais vue qui titubent lourdement sous les coups de fouet. Voici que sur le pont d'Austerlitz s'avancent des hommes courbés vers la terre. Le poids du travail ne les quitte pas. Mais pourquoi celui-ci, nu, plus jeune et beau, le frappe-t-on avec plaisir? Il appuie sur l'air qui l'entoure la paume brûlante de son corps. Il porte dans un regard pur et admirable la lassitude des blés.

UN EMPLOYEUR (*aux ouvriers*).

Paresseux !

LE CHŒUR.

Un affreux squelette est atteint de delirium tremens. Il have. De ses ventouses il palpe la chair des femmes. Voici s'avancer les filles de la joie. Leurs lèvres qui s'efforcent à rire sont un feuillage d'ortie qui les blesse. De leurs paupières descend, envahissant le visage qui craque sous les stalactites du plaisir, une très douce-amère floraison d'outre-tombe.

DES VIEUX (*aux femmes*).

Putains !

LE CHŒUR.

Je reconnais mal l'énorme bête qui se montre. On dirait une tortue géante à tête de vipère. Ses pattes

— deux pattes devant et deux derrière et quatre à gauche et quatre à droite — au poil dur et luisant comme des aiguilles, agitent un trousseau de pinces. Elle loge dans son ventre des hommes blindés buvant de l'or. Sa carapace est armée de longues lunettes mobiles braquées sur tous les gains à l'horizon. Horreur ! Cette femme étranglée ! La tête de vipère s'est allongée en forme de trompe pour saisir le collier de perles et la bête rentre ses lunettes comme les limaces leurs cornes, laissant apparaître de gros yeux visqueux larmoyants.

LA BÊTE.

J'économise de l'argent pour mes enfants.

LE CHŒUR.

La poussière qui s'élève est si épaisse qu'elle ne permet pas d'y voir. On entend un bruit de machines. Voici, montée sur roue, une usine de celluloïd et de pâtes à papier. A toutes les fenêtres se penchent, le sourire aux lèvres, des empereurs, des rois et des reines. Ils ont des couronnes en carton et des sceptres en celluloïd. Les portes s'ouvrent ; une cohue de rois bouscule des caisses qui s'éventrent, l'une contenant, en papier doré, des abeilles à piquer sur un manteau, l'autre, des lys à tenir entre les doigts et celle-ci éparpille sur le sol des globes terrestres, en fer blanc, surmontés d'une croix. Il y a là Henri-l'Oiseleur, Louis-le-Bègue, Charles-le-Chauve, Ysabeau-de-Bavière, et Jeanne-la-Folle. Le Duc de Trévise et M. Dubonnet vont à leur rencontre.

LE MACHINISTE.

C'est moi qui fabrique les grands palais de justice de la puissance, habités par des nuées de mites et des légions de rats.

Un grand éclat de rire crépite.

LE CHŒUR.

Est-ce le feu d'artifice de la liberté? Une grande fêlure court à travers l'espace. La terre est mise à vif comme on fait une orange. Les dômes, les tours, les palais, s'écroulent comme des crèmes. Les banques et les magasins volent en éclat. D'énormes bibliothèques s'abattent comme des murs tandis que s'élèvent un bruit dérisoire de cliquetis d'armes et la voix de fausset d'un orateur faisant un discours. Le rideau du temps est retombé lourdement. La mer passe sur le trou fait dans le sable.

La bête et l'usine se sont effondrées, les hommes et les femmes tremblants se sont serrés l'un contre l'autre.

Apparaît un vieillard.

LE CHŒUR.

Vieillard, à l'allure magnifique, misérablement vêtu et qui portes sur la poitrine un joyau d'un éclat insoutenable, d'où viens-tu? Est-ce toi qui as ri? Tu as fait disparaître l'or et la puissance. Et ces hommes et ces femmes relèvent la tête, ouvrent la bouche pour goûter un peu la neige d'espérance. Une si mince saveur n'en est pas moins envahissante.

LE VIEILLARD.

J'ai ri. Je viens de Navik, au fond du Lofotenfjord, où j'étais parmi les pêcheurs de baleines et de phoques et les Lapons trapus qui poussent devant eux les mouvantes forêts de rennes. Je confondais là-bas la poésie avec la liberté. Je ne devais pas alors mendier mon pain.

UNE FEMME (*qui porte au bras les légumes quotidiens*).

Quel est ce mendiant? Si j'avais, moi, des boucles d'oreilles d'un pareil éclat! N'est-ce pas une honte?

UN MAGISTRAT.

C'est un voleur.

UN HOMME (*qui tremble et rage*).

Arrêtez-le donc, tas de lâches que vous êtes !

UN GÉNÉRAL.

C'est un métèque.

UN SOUS-OFFICIER.

J'ai fait toute la guerre moi !

LE MAGISTRAT.

Comment oses-tu, vieillard impudent, troubler l'ordre !

LA FEMME.

C'est un propre à rien, c'est un va-nu-pieds, et il vient éblouir les honnêtes gens. Je parie que son diamant est faux.

UN PRÊTRE.

Repens-toi, vieillard, et repousse Satan.

UN ÉTUDIANT.

Encore un fumiste !

LE MAGISTRAT.

Ce spectacle est immoral. Cet homme a de mauvaises mœurs.

LE CHŒUR.

Parle, vieillard, explique-toi.

LE VIEILLARD.

Je viens d'un pays de neige. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je n'ai pas de diamant.

LE PRÊTRE.

C'est un imposteur. Quelles sont tes croyances?
Qu'adores-tu?

LE VIEILLARD.

Chairs pâles, enfants purs, Norvèges d'ailes blanches,
clarté de linge frais, désert d'une voix mélodieuse et
toute moisson de rêves nés dans les herbes hautes.

UN MÉDECIN.

C'est un fou.

LE MAGISTRAT.

Assez blasphémé ! La société doit se défendre.
J'ordonne qu'on l'arrête.

*Tous ceux qui veulent s'approcher du
vieillard sont renversés et emportés par les
rayons lumineux toujours croissants, émanés
de sa poitrine.*

LE CHŒUR.

Quel est ce phénomène ? La splendeur du vieillard
est plus aveuglante que sur le désert une croisade
blanche de vols triangulaires, à l'heure où le soleil éclate.
D'affolants feux de phares qui balayent la terre
emportent comme des feuilles mortes la meute aux abois.
Dans ces lueurs voici flamber les grandes plantes vertes
de mes désirs et les palais illuminés de l'amour. Voici la
fronde tournoyante d'un vol de faux joncher le sol
d'éclairs de corail et de chevelures maritimes. D'affo-
lants feux de phares qui balayent la mer inclinent de
trop hautes femmes qui s'affaissent avec un bruit de
baguettes. Des sourires féminins sont plus trempés que
des bois d'aulnes et sorties d'oreilles foliformes de longues

tiges balancent des yeux qui prennent leur vol, paupières battantes. De magiques jardins étagés crépitent. La terre entière est un disque de gramophone chantant. Il n'y a plus de vieillard, il n'y a pas de diamant, mais des dunes mouvantes qui miroitent de toutes les couleurs de l'âme. Une bande de linoléum craque comme l'écorce d'une banane, une immense étoffe rouge se déchire en deux ; au vent claquant de drapeaux aux couleurs des saisons sur le sol descend une île volante, où du haut de tours crénelées des pages habillés de vert murmurent dans des corolles d'or d'impalpables paroles.

Une île se pose sur la scène comme un œuf.

Voix des Pages :

Nous avons les pieds enfouis dans les violettes : nous levons la jambe et c'est un vol de flamants roses ; nous agitions les mains et ce sont des baisers dans des rayons comme des moustiques dans le soleil ; nous remuons les lèvres : les lys jaillissent dans la prairie. Notre île est pleine de trésors, de fourrures, de renards bleus et d'hermines. Les saumons dorés qui descendent les rivières de l'Alaska sont dans nos lacs. Nous rions, voici un bouquet d'étoiles. Nous en cueillerons d'autres : la distance n'est pas grande de Sirius à la Terre. Mais déjà nous avons trop tardé ; toujours et de nouveau nous partons à la Conquête de la Toison d'Or.

L'île s'envole.

Rideau.

Paris, avril 1925.

IV

ERIK PTOLÉMÉE

Roman

Voici comment cela commença. Il y eut des clameurs folles et le roi Fatmou I^{er} fut renversé. Pauvre roi Fatmou. Peut-être eût-il eu trente-quatre descendants. La jeunesse de Fatmou fut celle d'un parfait débauché. Du moins le disait-on quand j'étais jeune. Ma mère qui était une femme adorable et adorée de Fatmou m'a plus d'une fois conté qu'il allait dévêtu la nuit. Mon père a toujours laissé entendre que le roi n'avait pas de plus intime confident que lui-même.

Quant à moi, je suis de sang royal.

Fatmou I^{er} donc, ce jour-là, fumait un long cigare. Je fis réflexion sur la longueur de ce cigare. Était-ce raisonnable de se fâcher si fort? Se met-on dans de pareils états de colère? Il tapa trois fois sur la table et jeta son encrier au plafond. Je courus à la fenêtre et criai : barca, barca, barca! Ce fut du délire. La foule proclamait : Vive Erik Ptolémée ! J'étais roi.

La cérémonie d'intronisation fut magnifique, mon fidèle Anabias m'y représentait complètement nu. Moi, j'eus tôt fait de me livrer à mille légèretés : fouetter les gardes du palais, crever les yeux d'Olympe, femme distinguée, déchirer l'oreille du premier ministre, brûler les traites et les chèques des banquiers, mettre la trésorerie sens dessus-dessous, affamer le peuple et déclarer

la guerre aux pays alliés et voisins. Le septième jour j'assemblai les principaux augustes à barbe et leur Maître de Danse.

Après qu'ils eurent fait quelques pas : « Mes petites alouettes, leur dis-je, votre roi vous a réunies pour vous mettre au courant de la situation. Cela ne va pas bien du tout. Je pense que la patrie est en danger. Que faire? Ah! si vous aviez un roi moins occupé de ses plaisirs secrets! Mais quels conseils a-t-il jamais écoutés? C'est un cynique. Il n'a même pas la confiance des soldats. Allez sur les places publiques (n'y allez pas), vos oreilles rougiront d'entendre les confidences de vos femmes et de vos filles, les malheureuses. O peuple, réveille-toi. Taïaut! Sus au tyran! Dépêche. Car bientôt de ce charmant pays si heureux, ton roi aura fait une vallée de larmes, à pleurer. Peuple, la Révolution! Révolution!

Les augustes étaient perplexes au point de se tromper de pas. Seul le Maître de Danse Rupelmeyer réussit ses genuflexions : « O Nombriil Rose de la Nation, dit-il, permets que ton peuple en extase délibère pour le mieux des intérêts du Nombriil Rose et de la Nation ».

— Allez, mes petits enfants, dis-je et faites vite.

Il y eut dans la soirée séance extraordinaire à la Trirème, les gens à moustaches et les augustes à barbes bleues réunis. On lut le discours que j'avais tenu dans la matinée. Les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Mon discours fut trouvé magnifique : « Le Nombriil Rose de la Terre s'est surpassé, déclara le Maître de Danse Rupelmeyer. C'est un styliste remarquable ». L'affichage fut voté à l'unanimité. A vrai dire, moins quelques voix, mais émanées du parti de Fatmou. « Le discours pêche contre la règle des trois huit », ricanaient-ils, qui était une règle entièrement désuète.

De la chambre secrète, je suivais les débats.

J'envoyai Anabias, porteur d'un billet : « Que dans chaque commune dix des plus beaux et des plus forts jeunes gens soient choisis qui, nus, promèneront parmi la foule et dans les champs mon discours collé dans leur dos et sur la poitrine. A période révolutionnaire, moyens révolutionnaires. A bon entendeur, salut ! »

Il régnait dans l'assemblée une grande indécision. Elle ne pouvait se résigner à proclamer ma déchéance. « Un maître du langage ! » déclara Rupelmeyer. Cependant des partisans de Fatmou parlaient de rappeler le roi *légitime*, disaient-ils.

Un gens à moustaches, en larmes, narrait les malheurs de ce pauvre roi et se moucha. Ce fut l'occasion d'un émoi indescriptible. « A la porte, à la porte ! » hurla un barbe bleue. Les voilà bien les gens à moustaches sans éducation qui se mouchent de la main droite contre tout usage ! — « Corps de boucs et crapauds, nous ne supporterons pas plus longtemps vos insultes ! », riposta le gens crachant en l'air en signe de dédain. On m'oubliait. Je crus bon d'intervenir. A peine étais-je entré que toute la Trirème debout m'applaudit frénétiquement. Le Connétable Maître de Danse battit du pied la mesure établie pour réclamer le silence.

— Rupelmeyer, dis-je, cessez ce tapage et que mes petites alouettes écoutent la voix du Gros Ours. Par la grâce de votre juste volonté, par celle du peuple donc, vous avez expulsé hors des frontières le roi Fatmou. Mais quand vous aurez prononcé sa déchéance comme je le veux, si quelques gens ou augustes, dans un but d'intérêt personnel s'entend, rappellent ce Fatmou, voilà la guerre civile imminente. Petits enfants, il ne faut plus que Fatmou vive. Déclarez-le mort légalement. Pas une des autruches ne pourra présenter sa candidature. Vous répondriez : « Fatmou? Mort ! Mort au

champ d'honneur ! » Mes alouettes, pour bien faire les choses, je demande qu'on allume pour lui, dès ce soir, la flamme du souvenir.

— « Voté ! c'est voté ! » La Trirème m'approuvait.

Rupelmeyer crut l'instant choisi pour sauver le trône.

— Messieurs, dit-il, nous venons d'avoir un exemple de la sagesse et de la modération avec laquelle sa Majesté Erik Ptolémée veut bien conduire les destinées du Sel de la Terre. Ce roi magnanime, mis en présence de la situation délicate qu'ont faite au Sel les derniers événements et s'exagérant quelques errements possibles dont serait responsable une première inexpérience dans l'art de la conduite de l'État, Sa Majesté, dis-je...

Il continua longtemps.

— Assez, criai-je. Pas une fanfreluche. Je ne veux pas que maraudent sur la mer les picoteux. Craignez le jugement de l'histoire qui dira... Voici la déclaration que je vous invite à voter promptement :

« La Trirème, toutes chambres réunies, comme le prévoit dans les situations graves et urgentes, etc..., 12^e livre de la Charte Céleste, déclare déchu des droits au caleçon, au chapeau vert et au monocle de cuivre

Erik Ptolémée

sinistre bonhomme dont la conduite scandaleuse tant officielle que privée a été trop longtemps la honte du Sel de la Terre. Ensuite de quoi Erik Ptolémée sera conduit à la frontière avec tous les honneurs dus au rang de sa Majesté. Une indemnité lui sera allouée. Sa Majesté recevra, en outre, une rente annuelle dont elle voudra bien fixer le montant. »

On me pria de retirer les mots : sinistre bonhomme, mais je fus inflexible. Je dus encore démontrer de mon mieux, quant au chiffre de la rente, comment de toute évidence, au lendemain d'une révolution, le roi ne pouvait qu'être modéré dans ses exigences.

La déclaration fut enfin votée à l'unanimité. Je me dirigeai vers le balcon. Les rues étaient pleines de peuple. Je criai : barca, barca ! Les huées, les coups de sifflet, les gramophones m'accablèrent. Je fis sonner au champ. Tous les marmitons du palais s'occupaient à piler des coquilles d'œufs qu'on déversa par paniers sur la foule. Je versai un verre d'eau sur le trône. Et descendant au milieu de l'hémicycle, je pris la parole :

« Messieurs, me voici devenu comme vous tous, simple citoyen, conscient des dangers de sa patrie. Or, que fait le généralissime de nos Armées de Termerciel, notre Connétable Rupelmeyer ? Est-il dans l'asphyxie au milieu de nos braves petiots (Honneur à ceux-là et aux organisateurs des services sanitaires) ? Non, messieurs, il est ici à parler, comme nous faisons, à guetter peut-être le moment opportun où pêcher en eau trouble, chapeau de paille et canne de jonc.

« Ah ! messieurs, vous avez dans la nation un homme intègre à qui vous avez fait confiance, que vous avez mis sur le trône et qui, désintéressé, a quitté, pour le plus grand bien du pays, les pompes, les honneurs, le caleçon et le monocle de cuivre. Cet homme, il a une âme d'acier, une volonté de fer, un coup d'œil d'arbalète et il est stratège comme pas deux fourmis. Il a voulu cette guerre. Il a fait montre d'audace et d'énergie. Laissez-le faire montre de ténacité, de grandeur, etc. Qu'il jette de la poudre aux yeux des nations et que la moutarde leur monte au nez. »

Le lendemain, habillé de soie puce, le sachet de

poivre de Cayenne sur la poitrine, j'étais à la tête de toutes les Armées du Sel, Barcitador (1) des Petiots et Grand Maître de la République. Les soldats m'acclamèrent. Plus d'un m'offrit sa chemise. Je réquisitionnai le plus grand palais de la capitale. Ordre fut donné à tous les officiers de s'y rendre en grande tenue. Ils furent priés de déposer armes et bottes au vestiaire et de bien vouloir y prendre une paire de pantoufles. On les conduisit à table : « Collaborateurs de tous modèles, dis-je, soyez les bienvenus, mangez et buvez à gogo ». Je sortis. Les portes du palais refermées, consigne fut donnée à la garde de ne laisser entrer ou sortir âme qui vive.

Sur toute l'étendue du front, les drapeaux blancs furent hissés. Par tous moyens mon discours répété aux soldats :

« Soldats, la Patrie ouvre son manteau de papillon de nuit et vous tient quittes et libres. Vous êtes libres, soldats. Libres, retournez chez vous. Abandonnez le camp, la tranchée, les navires, les avions, les canons, vos sacs, vos casques et vos fusils. Vous êtes libres, soldats des plaines de la Terre Brûlée, des Marais Pourrissants, des steppes et hauts plateaux, des montagnes, des puys et des cols, descendus de l'Oural, de l'Assemblée des Géants-de-Neige, de la Cordillère des Andes, des monts Alleghanys et de la Face-Gelée, hommes d'Aquitaine, des Gaules, de Germanie et de Catalogne, d'Oumaren, des Tropiques, des Iles et de Mongolie, marins des côtes armoricaines, marins de Rouge-la-Ville, de Cherbourg, d'Anvers et de New-York, hommes malmenés, hommes à la peine, gens de toutes sortes et gens de métiers, manœuvres et ouvriers qualifiés, plâtriers et gâcheurs de plâtre, retournez chez vous, vous

(1) Prononcez *Barquitador* (rac. : barca).

êtes libres, tâcherons, chaudronniers, corroyeurs, tourneurs, fraiseurs, perceurs, raboteurs, monteurs en wagons, mouleurs à la main et à la machine, lamineurs à chaud et à froid, chauffeurs pour fours à réchauffer, ajusteurs, vous êtes libres, toiliers, carriers, maçons à tâche, ouvriers de battage, ouvriers des mines, charbon, soufre et sel, ouvriers des campagnes, moissonneurs, serfs du domaine, vanneurs, arracheurs de betteraves, hommes des prairies, bergers et vachers, scieurs de long, bûcherons, charretiers, paveurs, marchands des quatre-saisons, hommes de la terre, hommes du sol, hommes du ciel, retournez chez vous, vous êtes libres ».

Le même discours fut tenu aux prisonniers. Ils furent vêtus, nourris, armés et, les nôtres faisant cohorte, passèrent dans les camps adverses, porter la nouvelle parole. De grands massacres retentirent vers le soir. Douze villes flambèrent. Je fus porté en triomphe au Palais des Héros, précédé de douze génisses. De vastes réjouissances publiques, des danses éperdues résonnèrent dans les rues, aux carrefours, aux terrasses, à l'intérieur des édifices civils et religieux. Des orchestres monstres secouaient la ville : bruits de tonnerre, claquements de fouets, cris aigus, chansons de source et la mélodie des hommes et des femmes dans les campagnes du soir. La ville flotta dans les oriflammes, les drapeaux rouges, blancs, or, azur, les faucilles, les croissants, les étoiles, les soleils, les mappemondes. Cela ne cessa pas de quinze jours où toutes les lois civiles et religieuses furent violées, les banques fracturées, les magasins pillés. Mais tous allaient à l'amour comme dans le vent qui soulève les cheveux, sur les bancs, dans les promenades, sur les berges du fleuve, dans les palais inutiles.

A la faveur des troubles je pus disparaître.

Paris, juin 1925.



CE QU'IL ADVINT DE TOUR ET DU SIPHON

Moralité

à...

Quand l'homme enfante, il y va de plus singuliers rats que les plantes, aussi différenciera-t-il toujours des planètes bien agencées. Vous raconterais-je l'histoire de Tour, le cordonnier? il était né bossu, ce qui était bien triste pour sa famille. Son père disait : Jamais un Tour n'est né bossu.

La première fois que je vis Tour, il me sembla brun, mais il inclinait la tête comme un muguet de mai. Car douze mondes couraient dans l'espace comme douze poissons dans l'eau. Douze villes sur chaque poisson. Dans chaque ville, douze jeunes gens et douze jeunes filles. Mais dans la douzième ville, il y avait Tour qui faisait le treizième et qui était seul. Il se tenait des discours amers comme : « Le monde est un peu de sable, nous nous brisons avec facilité ». Cherchant un éclat de pierre pour frotter sa bosse, il heurta un siphon qui se désaltérait dans la flaque d'eau du chemin.

Sous une apparence hostile, il n'est pas d'être plus magnanime que le siphon. Il intrigua longtemps les pingouins, les vautours, et les financiers. On sait que son bec n'est pas de platine. Les savants aussi se sont trompés. Son ventre bleu n'est gonflé d'aucun gaz. La sollicitude de Tour penchée sur lui l'a deviné. Jamais

à Tour personne ne parla de la sorte. Connaissez-vous du Siphon cette paille qui passe au milieu de son corps et qui chante merveilleusement?

« Tour, souffla le siphon, les ans accumulés aux ans sont comme les fils de fer barbelés. Quel crédit accorder à leur vain enchevêtrement? Pleure plus de lys que ne peuvent en planter les hommes, déchire-toi bien davantage que les jours de l'année, mais vogue avec moi vers les étoiles. »

Ce disant, le siphon déploya ses ailes et ils s'envolèrent.

Je suis en peine de ne pouvoir vous dire les noms chimiques des étoiles. Qu'il vous suffise de savoir que Tour connut l'étendu et l'infini. On admira beaucoup sa bosse. Le siphon nourrissait de sa manne éclatante Tour qui dans le bonheur ne s'apercevait pas de l'épuisement de son ami. Par bonheur, une étoile veillait et fit du siphon un nénuphar dans le ciel.

Quant à Tour, il eut faim, sa bosse maigrissait. Il inspira méfiance. Un jour qu'il y avait un départ pour la Terre, on le prit en remorque.

Il revint dans sa famille. Elle lui garda rancune de ce qu'il n'avait plus sa bosse. Lui cependant s'enorgueillissait d'être pareil à ses concitoyens, bientôt perdant tout souvenir de ses aventures merveilleuses, bien qu'il lui arrivât parfois de rêver la nuit aux étoiles. Il cultiva surtout ses muscles et mourut très fier d'être président honoraire d'une société de gymnastique.

Cette histoire est lamentable. Il y a de grands cygnes blancs sur la terre, il y a de la neige sur les montagnes, il y a des montagnes dans l'eau, il y a du ciel sur la terre, du ciel dans nos cœurs, mais qu'est-ce, qu'est-ce que tout cela? Tour a connu les étoiles et Tour les a oubliées.

Paris, juillet 1925.

VI

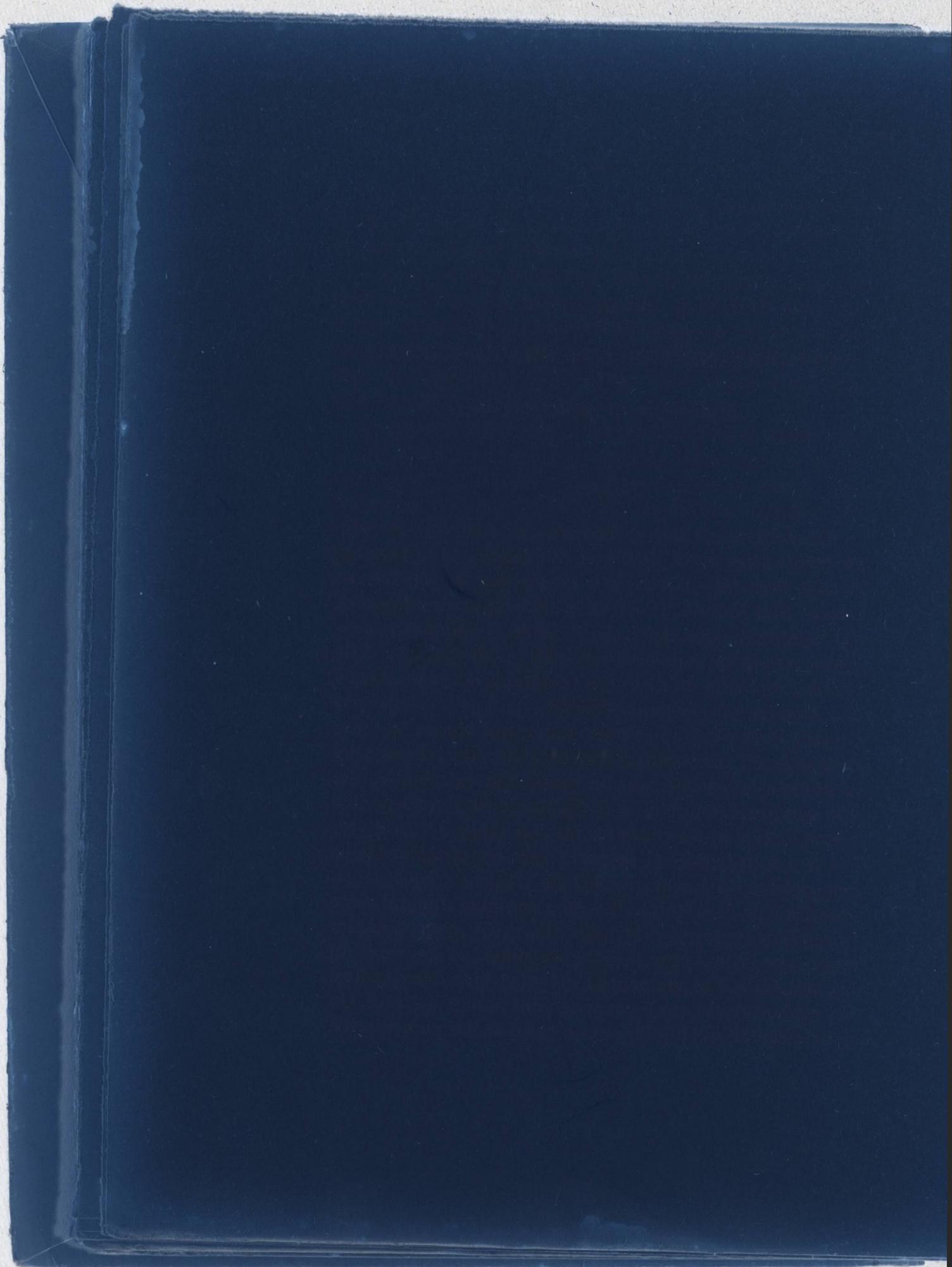
TRAMONTANE SUR SON GRAND CHEVAL

Mythologie en quatre parties

à...

Canevas

Un soir, après boire, Tramontane hèle un taxi, dit au revoir à ses amis, embrasse Marceline sur la bouche. Rentré chez lui, il jette son claque par la fenêtre, se couche tout habillé. Il est dans l'existence des minutes qui comptent pour deux. Le lit cède. Tramontane rencontre en route son enfance qu'il avait oubliée. Elle criaille, reproche et ment. Tramontane est bien étonné d'y trouver un élément femelle qu'il n'y avait pas deviné. Puis c'est un jeune homme qui chasse le daim dans la forêt, mais véritablement bien autre chose. Que la mousse est douce, que la source est rafraîchissante, que l'amazone est jolie et le fils du garde forestier n'est pas mal. Il y a des clairières où l'on songe à être divin. Un peu à la légère on se porte vers ses contemporains leur prêcher la bonne parole. On n'a pas fréquenté en vain les fées de la forêt. Il y en a toujours une qui reste prise dans votre cravate et cela suffit pour troubler toute une ville, être montré du doigt, et menacé du bûcher. Mais à ce moment-là on se rit bien des citadins. Il y a belle lurette que le corps ne vous appartient plus. On a dit ce qu'on avait à dire et on procède des purs esprits.



Au plus profond des grottes sous-marines aux oiseaux équivoques, frôlé par les bêtes écailleuses, déchiré aux ronces des glaciers, enfoui, la pensée entre les doigts, dans le sable des collines qui se déplacent, tout ce qui était sa vie, égaré, Tramontane à cette minute qu'il se jeta sur son lit, étranglé de quelle angoisse terrible, se sentit berné aux quatre coins du ciel, soudain sur le bord de la falaise qui cède et soudain au creux de la mer chair chiffonnée. Cette minute, il la vivait au microscope. Il vivait au ralenti l'instant d'une goutte d'eau suspendue à l'air. Ce qu'il était, ce qu'il sera, se confondaient. Dans de grandes bandes de violet il vit les troupeaux onduler et le ciel décoller de la terre, se lever vertical. Il s'y cramponna comme à un lustre. Il l'entraîna avec lui et tout un fatras de nuages et de plâtre. Traversés les cristaux hérissés, les cols d'Enfer et les grandes cages vides zébrées d'éclat de sable, il se retrouva sur n'importe quelle pierre froide, les yeux pleins la bouche d'une chevelure fluide et âcre. Il voulut la chasser de la main, mais les vapeurs et les fumées pour si peu ne firent pas mine de le quitter, à travers leurs robes légères collèrent leur peau à sa peau, lui arrachant l'épiderme, l'enveloppant de bandelettes. Il n'en fallut pas plus pour que Tramontane prit feu et le monde séchait comme de place en place les tas de fanes. Pour que disparaisse à jamais ceci et cela et la Cornaline qui se ronge les ongles par-delà l'Insulinde des seins au goût de figue et de raisin. C'était l'heure des cœurs arrachés, des senti-

ments impondérables et fous, et de s'élaner au devant de la couronne de neige que par dérision dans un jeu de furet enflammé les femmes ininterchangeables se passent de mains en mains jusqu'à ce qu'un lac descendu de leur tête adorable les ait fait rentrer dans leurs demeures vaporeuses.

Combien de temps vola Tramontane en flamme? Il n'était pas question de temps ni même d'âges de la vie. Dans l'espace d'un œil ouvert il allait créer le monde dans le temps que son corps en délire chavirait.

A cette altitude, des taches, des taches, parfois des cloques de peinture fraîche, et des bouts d'allumettes, c'était tout l'univers jusqu'à l'instant où Tramontane toucha terre.

L'ENFANCE

1

Deux cymbaliers et leur cohorte le reçurent qui s'avancèrent dans une plaine couverte d'un sable fin mêlé de gravier. On avait posé sur le sol, à demi cachées par des bouquets de verdure, de grandes boîtes blanches ajourées. Un monsieur complètement nu souleva son haut de forme : « Nous vous attendons, dit-il, je suis le magister ». Il retira ses lunettes dont il chevaucha son sexe et disparut Dieu sait pourquoi. Sortis des boîtes, des enfants de tous âges, mal vêtus, la plupart malingres et chétifs entourèrent Tramontane avec solennité. Un genou à terre pour le saluer et se relevant ils lui jetaient silencieux du sable dans le cou et le visage. Ils le prirent par la main. Arrivés sur les bords d'une profonde exca-

vation, ils l'y précipitèrent. Ils le recouvrirent de sable, de pierres pointues, d'ortie et de chardons. Ils le piétinèrent. Ils dansèrent. Ils chantèrent :

C'est Tramontane
 Grand bien lui fasse
 Bonjour Goujat !
 Nous dansons la tatane
 Grand bien lui fasse
 Ça va goujat ?
 C'est Tramontane
 Est-ce Tramontane ?
 C'est Tramontane.

2

Gimmi ramassa une de ces larges paires de ciseaux dont se servent les palefreniers pour la toilette de leurs bêtes. Les cheveux de Gimmi étaient le filet qu'il trainait pour retenir le jour et les rayons de la mer. Ce fut un seul éparpillement de jasmins, il les coupa au-dessus de la fosse où se trouvait Tramontane. Ika prit à son tour les ciseaux pour s'arracher le ciel des yeux. Les vastes marais bruns cédèrent où luisent les emmêlements de brins d'herbe et de molinies bleues. Se dissipa l'essaim roux des pirogues que jettent au vent d'automne les marronniers de l'Inde. Ses yeux roulèrent un instant jusqu'à répandre leurs parfums tassés de sapinières, jusqu'à ouvrir leur nasse de poissons d'eau douce et soudain un brochet avala d'un trait les ablettes et les vairons. Alain avait posé ses lèvres sur la chair des marbres brulants. Les lèvres d'Alain coupées, il y eut un étrange fourmillement de vers, les uns blancs, les



autres veinés de violet et d'autres munis de très fines ailes. Crabé se coupa les mains dont les doigts firent une poussière de coquillages. Il y a parfois des branches qui font du soleil et de l'ombre : ainsi fit Nène en décroissant les jambes. De deux doigts elle souleva sa robe crétoise qui contenait marguerite, tour à tour passant auprès de Gimmi, d'Alain, de Crabé ou d'Ika. Ainsi se tressaient les lianes souples, ainsi susurraient des grâces légères volcaniques, Nène couvrant Gimmi de ses cheveux, mettant ses doigts dans les orbites vides d'Ika, frottant ses seins contre les moignons de Crabé, et ses lèvres aux gencives d'Alain, le cercle des flammes d'or caressant la tête de Gimmi, dans les orbites vides d'Ika les étincelles blanches crépitant et celles bleues électriques à l'entour des poignets de Crabé, et tout un paquet d'algues frémissantes dans la bouche d'Alain. Nène dansait éperdument, Nène était nue. Gimmi, Crabé, Alain, Ika la serraient, cherchant à l'étouffer, mais Giuarcino lança sur eux ses chiens vifs et cruels. Il s'avancait, souriant, la badine légère entre les mains, fit la moue à voir déchirés Alain et ses compagnons.

3

« Est-ce possible ? dit-il ».

Il passa la main sur le front de Nène et à bouches unies ils entrèrent l'un chez l'autre, Nène se faisant un chemin entre les aiguilles pressées des sapins et des mélèzes, Giuarcino mâchant pétale par pétale le regard de Nène, le sourire de Nène, le sexe de Nène, les cheveux de Nène, le sexe de Nène, le regard de Nène...

Dans la lumière Nène et Giuarcino s'effacèrent.

Tramontane sortit de la fosse secouant le fumier,

les feuilles, le sable, le sang caillé et les chairs dégoûtantes qui le couvraient. « Qu'as-tu fait de nous ? » s'écrièrent Alain, Gimmi, Grabbé, Ika. « Où sont les jongs parfumés que les baisers soulevaient dans nos cheveux ? ». « Fais se recoucher dans nos yeux les lévriers de rêve ». « De nouveau les séraphins monter et descendre les échelles de soie dans la musique de nos oreilles ». « Sur les rivages de nos lèvres les voiles s'humecter de rosée ». « Et nos narines être aussi translucides que les ailes des mouches ». « Et nos doigts démêler encore les fils d'Ariane et les chevelures de Vénus ».

« Je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais connus ! s'écria Tramontane. Je ne suis ni Alain, ni Gimmi, ni Crabé, ni Ika, ni Nène, ni Giuarcino ».

La meule tourna. Elle souleva l'arbre de couche, vieillard depuis le temps qu'il fut jeté dans la geôle. Il ne savait pas, l'imprudent, que ses chaînes à peine agitées, d'anneaux en anneaux les mers se heurteraient. Bien plus, il s'étira les membres vermoulus. Le monde fléchit sur une aile, les surfaces craquèrent. Un plateau de la balance l'emporta, celui où Tramontane pesait la vie. Tout était remis en question. Tramontane de nouveau perdait pied. Les arbres de l'Innombrable eurent beau jeu d'accourir portés par le tournoiement de leur lasso de branches et feuilles menaçantes. Ils agitèrent leur panoplie de feuillage et la mer démontée de mains, de pieds et d'un million d'yeux aux langues rouges. Tramontane était prisonnier de la forêt. La machinerie s'arrêta.

LE CARREFOUR

1

L'appelaient dans la campagne les voix plaintives et déchirantes des femmes. Tramontane restait immobile, un glaçon dans le cœur et les gencives ensablées. La Bête à l'énorme crinière et aux mille bras étouffants l'approchait comme une assemblée ondulante et rampante, le blasonnait épouvanté, d'une lèpre feuillue. Il voulut fuir. Mais les chemins l'égarèrent à plaisir et retournaient sur lui leurs poings hérissés de couteaux. Les rumeurs vertes lui plaquaient au visage les masques de chloroforme. Un œil immense répandu entre les feuilles, les arbres et dans les allées, bourdonnait, enfermé dans un triangle, rongé des mouches, encerclé de deux cornes noires voltigeant.

« Au secours, cria Tramontane. Qui donc viendra au secours de l'homme ! »

Un sifflement, les voiles du ciel s'écartèrent, une pluie de feuilles et le duvet d'Éléonore de la lune s'abatirent sur la terre. Le carrefour des Mille Désirs ouvrait à Tramontane ses chances de perdition, ses baumes de balsamiques et son feuillage de Rose des Vents. Voilà les allées nues de leur robe de simulation, mais aussitôt leurs larges coups d'éventails ! Les poteaux indicateurs s'élevaient. Dérision, dérision ! Ils se déplaçaient comme l'espoir.

2

Par quels chemins, quels ravins et quelles pépinières les six mandarins à robe blanche ont-ils jamais atteint l'œuf du condor suspendu à la lampe merveil-

leuse? L'aventure était un beau cygne capricieux et sauvage. Le plaisir cachait ses lames tranchantes sous la mousse où étaient posés au bord du chemin les paniers à métamorphoses : amour, audace, abondance de cœur. Dans les étangs le dédain fleurissait la splendeur des nénuphars et les hêtres ménageaient un long couloir à l'indifférence. Il neigeait des plumes teintes de sang.

Tramontane était impondérable et d'une grande élasticité de mouvement, entraîné dans l'orbite d'une force physique soudaine. Il explora toutes les allées, toujours ramené au même point du carrefour. Il filait à toute allure le long des arbres pour glisser dans un terrain d'aiguilles, arriver au pied d'un édifice à grandes baies ouvertes qui s'écroulait, se heurter aux cailloux d'une plaine aride peuplée d'os amoncelés, de croix et de stèles brisées, échouer dans les nuages, les oriflammes, les nappes de lin, les départs de pointe en pointe, toute la série des éclairs, le jeu du tonnerre, la poussière des moustiques et des étoiles, passer au milieu de toutes les étoffes bariolées, des coups de baguettes magiques, des écrans, paravents et caravanes, des voix lyriques et des chants inespérés, patauger dans une mare empêtrée de feuilles et fougères pourries, s'éparpiller dans les roches où s'épanouissaient les jets de topaze, de rubis, les touffes de glaïeuls, les lys, les bouquets de mimosas, les verveines, les violettes, les champs de reines des prés, se perdre dans une sottie basse-cour au milieu des tournesols ridicules, des dindons et des pintades, visiter un aquarium de plies, d'algues, coraux, polypes, pieuvres, hippocampes, tentacules, oiseaux-scies, assister sur une grand'place à la levée des enthousiasmes, à l'autodafé d'un Passé alourdi par le Profit et le Nantissement, à la ventilation soudaine des palmes pures et libres ; Ambition et son chien

basset, Peur la corde au cou, Masse et Nombre, Sensualité et toute sa séquelle de satyres sautillants, les Hydres antiques, les Marsouins, les Bâtons de Chaise Rompus, la Logique mangée des mites, le Capitalisme pauvre comme Job couvert de perles japonaises, la rétractilité des tentatives, l'éperdûment des sensations, les champs de l'intelligence, les ailes des Anges, et la cascade des dévouements, l'accompagnant.

Mais déjà la mousse ténue, les saxifrages, avaient passé l'éponge sur tous les chemins, les épines tressé leur couronne posée sur le carrefour des Mille Désirs. Dans la clairière les arbres agitaient doucement leurs papilles. Deux cornes noires cependant menaçaient l'œil dans son triangle que rongeaient les mouches. « Dieu, cria Tramontane, Dieu ! » La forêt s'ouvrit et se referma plus immense. « J'interroge Dieu ! ». L'oiseau d'immobilité s'élevant dans le ciel déplaça de la rosée au cou du silence. « Que Dieu réponde ! ». Tramontane arracha le pieu le plus aigu, transperça l'œil. Il se décortica, et les paupières brûlées, Tramontane, le temps d'un éclair, put voir s'ouvrir une suite d'appartements baignés de lumière. « Dieu m'aveugle et ne m'éclaire pas ! s'écria-t-il. Je ne veux plus d'un Dieu comme le soleil plein de taches. C'est à moi de choisir. Il ne s'agit ni de vertu ni de vice. Hercule, demi-dieu, je vous repousse. Je n'ai vu nulle part la vie ni les blés, ni la mer, ni la forêt, se diviser en deux faisceaux nets et égaux. Ce n'est plus le temps où se sépare la Mer Rouge pour vous donner passage sur la Route Royale. Mais les plus étranges fleurs habitent les blés. Les plus belles ont singuliè-

rement bleui mes lèvres, les parfums de moisissure tapissé le fond de mes narines. Chardons épineux (ah ! je sais votre langueur) combien davantage vous me flattez que les bleuets incolores. Si je porte la main dans l'eau, jamais je n'ai pu la décanter, ici claire, là noire, mais elle a passé sur mes doigts comme un grand éventail de plumes, traversée de longs éclats, mais de quelles couleurs ignorées, les moires les plus chantantes, les aciers les plus auréolés. Jamais pour moi la forêt ne s'est ouverte en deux chemins, mais les branches me balayaient une route où je n'étais pas encore engagé qu'une nuée de feuilles bourdonnantes déjà me laissait sans regard, sans voix, et sans musique. Il est beau alors de venir déclamer qu'être ou ne pas être est la question ! Il ne suffit pas d'avoir renoncé, il ne suffit pas qu'enveloppé dans un grand manteau étoilé on laisse tomber sur les sables sans fin un regard bouleversé ! Un homme à la mer et qu'il s'y débatte ! Toujours je le préférerai aux sages qui ne sont plus et aux héros qui s'affirment, prisonniers de leur armure et couronnés d'applaudissements. Je veux en moi la perpétuelle assurance d'un soulèvement. Un homme à la mer et pour toujours s'y perdre, il faut qu'il perde le sol à chaque pas ! Un homme à la mer et son regard s'ouvre sur plus d'espace. Et voici de l'autre côté ceux qui se travestissent : les redingotes, les robes ou les casques. Ce sont les avaleurs de terre, les croyants de la planète, les faiseurs d'esclaves, ceux qui faussent le vol des Présages, les Mondains, les profanateurs de l'amour, la grande force de disjonction. J'irai parmi les hommes les faire se ressouvenir de leur divinité, pouvoir de se disjoindre.

Comme un homme qui a gravi une colline avant de la descendre, Tramontane porté par la vague au plus haut

point, son corps hésite un instant, repos délectable. Les arbres cèdent les uns après les autres. La clairière de la divinité s'agrandissait. Les papiers sensibles du jour s'y glissent par paniers. Ce sont des anguilles, des carpes et tout ce que vous voudrez. Ils y baignent dans un acide qui mord sur la forêt. Bientôt c'est l'entière débandade et la débâcle des arbres. Des groupes de noisetiers et de cytises tirèrent la plaine, drap et peluche. Les blés respiraient. Des bruits de grelots. C'étaient les seigles. Les fleurs des champs contaient des babioles. Comme les curés les maisons dans les campagnes, les abeilles les visitaient, y faisaient leur beurre. Et parfois du donjon partait un message, l'oiseau bleu entre les dents.

LA VILLE

1

Déplaçant l'horizon à mesure, Tramontane marchait accompagné de l'éclat des alcools blancs ou brûlés ou de mer. Il se retourna pour contempler l'étendue de terre qu'il avait gagnée à la fraîcheur, animée divinement. Mais Ventrü lui barrait la vue. Ventrü et l'horizon se tenaient derrière Tramontane que la colère soulevait : « Hé ! s'exclama Ventrü, voici des vignobles et de quoi nous rafraîchir. Par le phylloxéra ! l'homme est un rude gaillard qui a inventé le vin. Mégère, eh ! Crapaude, viens que nous nous accouplions et que nous buvions. Et vous, les gars, prenez vos fourches, vos bêches et vos râtaux, et expulsez-moi ce vagabond, ce va-nu-pieds qui arpente les champs que j'ai cultivés. »

Les valets sortirent de la ferme et frappèrent à qui mieux mieux Tramontane.

« Paresseux, dirent-ils, travaille, fais comme nous, arrache les pommes de terre. »

Crapaude riait la bouche sur les hanches.

Alors commença la grande douleur de Tramontane, car les fourches qui l'avaient blessé avaient atteint au milieu de son corps cette plaque d'acier, cette mince feuille d'air où l'espoir l'hiver couchait ses fleurs de gel les plus pures, juillet ses flammes les plus déliées, qu'embuait Novembre avec fragilité et où roulaient au printemps les gouttelettes ailées. Tramontane ferma les yeux. De leur bec aussitôt les grands oiseaux blancs échassiers tirèrent du Nord au Sud le voile qui recouvrait la terre. Il put voir au-delà des champs, des terrasses, des digues, des ports, de la mer, de la vie, au-delà des flammes, des voiles de la lumière. Autant d'épis pressés, autant de corolles jaillissantes, autant de mers murailles évanouies. Le ciel, la terre, l'espace, horizontalement; le ciel, la terre, l'espace, verticalement. D'étoiles en étoiles les grandes montagnes courbant l'échine. Les tôles frissonnantes. Des étoiles autant que gouttes de pluie. Des pluies autant que bambous. Les cavernes dans le creux de la main. La main chassant les nuages en troupes. Les cercles, en vapeurs et fumées. La transparence et la glace. Le ciel, la terre, l'espace.

Désormais Tramontane s'avance les yeux fermés. Il gagne le faubourg, la ville. Il était bien le centre et les moteurs trépidants s'éloignaient de lui.

C'était jour de fête. Ventru, Crapaude, leur progéniture, s'en étaient venus voir le défilé de l'Arc de Triomphe. Une voiture énorme, bruyante et singulière,

passait là, où ils montèrent. Elle regorgait de monde semblable, à s'y méprendre, à Ventru, tous injuriant celui qui leur rendait de la monnaie, mais dont les doigts épais et bleuis l'avaient laissée choir sur le plancher. Ventru lui cracha au visage.

« Que fais-tu, dit Tramontane à celui qui menait le véhicule? »

« Je conduis toutes ces sottises gens voir un défilé patriotique monstre. On dit qu'on sortira les coffres-forts, qu'il y aura 2.000 soldats enchaînés pour les porter et qu'on tirera des salves d'artillerie sur la foule ».

« Ferme les yeux, dit Tramontane, conduis aveuglément et va de l'avant. »

Des flammes et des nuées enveloppèrent la voiture de transport en commun qui projetait loin d'elle toute autre réduite en poussière. C'est ainsi que faisant le vide elle déboucha en plein dans le cortège, renversant l'Arc de Triomphe, créant la panique et éparpillant l'or des coffres. Les 2.000 soldats de parade l'envahirent, délivrant des coups l'homme préposé à la monnaie que Ventru et ses compagnons pour se rassurer frappaient sauvagement. On fit terrain net de tout ce monde par paquets au travers des vitres.

De grandes ailes métalliques naissent au véhicule géant. Il passe à même une usine pour recevoir, las et fiers, les ouvriers qui en sortent et dans les plis et replis de rues hérissées, les femmes veloutées colorées en chemises souveraines et dans les cours obscures (un platane et deux marronniers) des écoliers qui s'amuse à la cadence des minutes comptées sous le regard d'un maître oblique.

Le feu à l'arsenal ! Le feu à la caserne ! Le feu à l'usine, aux Écoles Supérieures, aux maisons de change, aux maisons d'amours ! Une vague d'incendie gagnait la ville qu'aucune eau ne parvenait à éteindre et qu'aucune main humaine n'avait allumée.

Mais plus mélodieuses encore que le feu, un instant aux balcons, à peine au long des gouttières, légères aux arêtes des toits, puis disparues aux carrefours, des formes subtiles et vigoureuses se faufilaient, glissaient. Un dos, un bras, s'éclairaient. La musique était fine, perfide, mortelle.

« Ce sont des femmes nues phosphorescentes » dit Jacques.

« Non, dit Tramontane, les Sirènes... »

Un nouveau danger menaçait la ville. Les portes s'ouvraient. Les ateliers étaient vides, l'amour inachevé. « Les Sirènes » ! On les avait vues sortir du fleuve et grimper aux arches des ponts. Puis on perdait leur trace. Ce qu'on en disait était confus et contradictoire. Vainement les policiers les avaient poursuivies au long des avenues élysées. Or, dans un cinéma de quartier, elles s'étaient détachées du film à l'instant où la mer emportait le héros sur son épave. Finaly, le banquier, portait un toast à ses amis. Il les trouva au fond de son verre. Il jeta la coupe, réclama du champagne. Elles étaient au fond de son verre. De toute l'après-midi il ne put boire. Un vendeur dans une galerie de tableaux se désespérait de les retrouver sur toutes les peintures qu'il montrait aux amateurs. Dans un magasin de nouveautés on les trouva roulées dans les écharpes, les foulards et les châles. On ne savait comment elles avaient envahi le sous-sol, mais on les avait vues qu'emportait

une rame de métro. Les grandes orgues de la cathédrale éclatèrent soudain comme elles les quittaient. Elles s'étaient emparées des tours Eiffel et des appareils de T. S. F. On apprit par la suite quelle dévastation dans les consciences avaient accomplie leurs messages. Par haut-parleurs elles touchèrent une foule immédiate. Tous ceux qui les avaient écoutées, disait-on, ne voyant que mourir s'étaient tués.

Comme les ténèbres s'approchaient d'un pas sur la ville toute trace des sirènes avait disparu. Mais l'air fleurait meilleur que la pomme de la Saint-Jean. Si l'on passait le doigt sur les choses, il restait taché de leur parfum : c'était sur la peau un certain noyau brûnatre qui s'agrandissait et gagnait de vitesse de minuscules ondes à dentelures vaporeuses. On s'étonnait d'avoir soudain dans la main une petite bête à carapace brune. L'instant d'après les poches en étaient pleines. Elles s'introduisaient entre le cou et le col, et de là gagnaient tout le corps. En même temps qu'un léger picotement elles vous laissaient une fraîcheur de menthe. Il y eut de ceux qui furent si friands de cette volupté qu'ils se dévêtaient, frottaient leur dos aux arbres, aux maisons. La police veilla à faire cesser les débordements.

Tramontane avait quitté ses compagnons. « Je ne vous retiendrai pas asservis à moi-même, leur avait-il dit. Pensez à votre propre puissance de libération. Osez être divins. Méfiez-vous de ceux qui vous offrent

le pain et de ceux qui vous l'enlèvent ; les uns et les autres veulent vous asservir. Écoutez les sirènes même et surtout si vous devez en mourir. Mais si vous pouvez en vivre, plutôt que de fermer les yeux pour que se lève la réalité intérieure, ouvrez-les larges pour qu'elle puisse s'échapper de vous, entraînant toute la terre dans sa courbe. »

Or, aux approches de la nuit, alors qu'elle rabattait coupole, la ville était déserte, les gens enfermés chez eux. Tramontane était à la merci des lettres de lumière, maîtresses de fasciner et de parcourir la ville et la nuit. Jamais leur appel n'a été aussi pressant, l'invitation au vertige, au suicide, à l'amour, et à la vie. Quelle souplesse ce soir dans leurs déplacements. Quel sûr instinct apportent à se découvrir celles liées d'affinité, toutes d'un grain lunaire, leur âme comme le musc éparse où tremble on ne sait les larmes ou l'espoir, habitées peut-être des sirènes tôt disparues. Quelle discipline à former le carré de bataille contre l'adversaire. Dans leurs combats, quel plaisir et quel luxe inutile de panaches et d'étoiles ! Mais celles d'un éclat davantage polaire, isolées, erraient à tout jamais. Tramontane en suivit une parfumée de plus de mystère. Il distingua mal d'abord de quoi elle était le signe, mais il s'aperçut bientôt qu'elle variait dans un ordre constant. Dans un même temps qu'apparaissaient une fois les caractères **A M D T S** ceux **R L E I C** apparaissaient deux fois, ceux **N V** trois fois, celui **O** six fois.

Soudain sur la portée de la nuit s'inscrivirent à la fois les quatre lettres

A M O N

et Tramontane eut devant lui un disque ou plutôt une patène d'or profonde, semblait-il, et comme au fond d'une coupe s'y jouaient alternativement l'image

d'un bélier et d'un fléau. Le tout fut brouillé de sang qu'un voile blanc de paix ne dissimulait pas. Alors s'éleva dans la nuit un mehnir de lettres de feu. Tramontane lut :

Cône O cœvr d'or ! tv lvls loin ! Amon !

Il y eut de la fumée et quand elle se dissipa un nouveau menhir de feu :

O cOv nv trOnc diev Or sOleil AmOn

Mais Tramontane ne vit bientôt plus que la lettre indécise du début qui gonflant jusqu'à prendre la grosseur d'une grenade tournoya, un instant incandescente s'entr'ouvrit, quatre mots crépitèrent :

AMON

LOUIS

RÉVOLUTION

CONCORDE

dont il ne resta qu'un peu de cendre (1).

La lettre avait amené Tramontane devant un vaste plateau tournant. Des voitures silencieuses patinant sur la glace y prenaient rang un instant, puis glissaient ailleurs leur charge de cadavres soudains. En dehors, à gauche, une foule affamée se pressant sur des tréteaux réclamait des chiffres. Celui qui avait crié le plus

(1) Il n'est pas possible que l'auteur n'ait pas songé à cette place de Paris où un obélisque, des fontaines et des sirènes mêmes ont remplacé l'image de Louis le Bien-Aimé, qui successivement s'appela... etc. Mais jamais ne s'y est tenue la Bourse.

longtemps et le mieux ouvert la bouche, on les lui jetait plus énormes. Un petit monsieur portant lunettes, juché sur un tabouret, inscrivait les résultats à même un tableau noir. Au loin, à droite, dans un grand silence, fonctionnait une guillotine pour d'anciens rois et d'anciens princes, indiscontinûment.

Tramontane, traversé le cercle des voitures qui périrent accablées, aperçut les sirènes.

Le diamant est plus malléable que le madrier où le canif s'engage imprudemment. Les vitres gondolent. A travers leurs cheveux et deux doigts, elles rient dans la pluie. Les sirènes constellations évoluaient avec plus de grâce que les elfes n'en mettent à perdre leurs pantoufles.

7

Dans la tête de Tramontane une boule verdâtre.

Elle roula les feux de bengale chanteurs et comme un champagne naissaient les moustiques. La musique des sirènes... Elle filtrait, entre les galets qu'elle polissait, les insectes nasillards diaprés entraînés dans le mince filet d'eau. Des osselets elle roulait aux dés puis trempait un biscuit dans un malaga de bitume. Deux verres, trois verres, dix verres, à droite, à gauche, et sur l'acajou. Eléonore de la lune quitte son tablier et ses souliers d'aurore aussi. Don Pedro appuie à peine à la taille : « La poudre de mes cheveux frimas, je la secoue sur tes seins de neige ». « Douce si tu veux mon cœur pour tes dents menues... » « Marquis, que dira votre père ? » La plinthe a crié. La première souris enlève son feutre à plumes. La seconde a fait deux boucles avec sa queue. La première grignote le gruyère. La seconde lui pourlèche les babines. Un bonnet de coton ! un bonnet de

coton ! Un vieux tousse et recrache. Tout le joli monde a fui. A la fenêtre la musique fait rissette au vieux. Elle lui chante tous les noms d'oiseaux. Elle lui donne sur les ongles. Les deux battants de la fenêtre sont tressés d'églantines. Elle visite le cerisier, elle becquette les cerises. Elle se cache du héron. Elle vole dans l'infini.

Tramontane a senti qu'elle glissait entre sa chemise et sa peau, puis vlan ! son aiguille dans la chair, son poison dans les veines. Tramontane charrie la musique des sirènes, ses glaçons, sa fonte de neiges, ses îles désertes et ses divinités papoues.

8

Or, quel était le chant des Sirènes ?

« Nous ne connaissons pas Dieu. Un jour de rêve, l'homme nous a créés. Ses mains mécaniques donnèrent naissance à des étoiles tremblantes. Il pouvait avoir la démarche du pingouin et se vêtir comme un grotesque, c'est semblable au remous de neige, à l'écume génératrice d'oiseaux qu'il nous fit. Sur notre corps de raisin il jeta maille à maille la pesanteur de l'or, la souplesse de la gazelle du désert et la légèreté de la toile d'araignée. Il pouvait bégayer à l'aide d'une grammaire, notre parole est certaine, qu'elle soit une nichée de têtes d'épingles ou qu'elle donne à son pendule toute l'amplitude désirable. Mais aujourd'hui, l'homme a peur de nous. Nous sommes les Insidieuses et nous vous perdons. Qui nous écoute n'a plus de toit. Ce n'est pas seulement religion, famille, patrie qui lui sont incompréhensibles. Ses pas s'effacent sur le sable. La poignée de coquillages brisés qu'il ramasse ne lui en dit pas long sur sa vie. Il s'ignore à tout instant, indifférent à ce qui n'est pas le tissu sonore de très fines lames métal-

liques. Tramontane, écoute le chant des sirènes. Tu ne songeras plus à te défendre, tu ne songeras plus à te couvrir d'un manteau d'apparences. C'est quand l'homme nu sur la banquise grelotte, qu'il est beau d'avoir l'aisance d'un archer incomparable. Sa main abandonne une Europe au poil dur ; les yeux emplis d'Asie, il laisse baigner au vent un corps que jadis sans doute ont traversé l'Afrique et les fièvres longues et continues. D'instant en instant, des étoiles plus lourdes s'accrochent à ses doigts. Ses oreilles bourdonnent d'un chant de mort plus grave. Qu'il s'accoude alors, ses regards enchevêtrés de lianes se déferont pour laisser passer les cortèges sans fin. C'est le moment qu'il étend une fougère d'ombre sur les nations de cape et d'épée, le rêve de fer ou d'acier des peuples penchés sur leurs foyers de flammes à le forger et la cohue des prêtres qui de leur corps masquent la nudité du Dieu invisible. Il peut s'élever des quatre coins du ciel des foisons d'êtres très purs, l'homme nu sur la banquise aura plus qu'eux la grâce d'un corps à la dérive. Tramontane, écoute le chant des sirènes ! Illeurlé... hité hité ! Tramontane, écoute le chant des sirènes. Entends monter dans les ramures les parfums des vents acides. Suis-nous, Tramontane. Illeurlé hité hité ! Nous te tresserons des couronnes d'anémones mortelles Glace... Rose Rose. Que sonne le glas de la voie boréale, dème daim diadème. Ha, ah, ah, ah ! Entends-tu notre éclat de rire ? Petit petit petit La fille de Minos et de Pasiphaé...

« Sirènes dérisoires, vous l'avez dit : créatures de mon bon plaisir, n'espérez pas que je vous suive ! Ce sont mes yeux et leurs mille mains qui vous ont façonnées

à l'envie. J'écarte les doigts, que devient votre chant dispersé, sirènes, feuilles mortes quand je le veux. Dansez, dansez à mes yeux ravis, brillez un instant, flammes légères, mais un mouvement de mon genou et c'est à chaque fois un fabuleux jaillissement de naissances nouvelles. Un pas au milieu des arbres et c'est m'égarer à plaisir dans l'ordonnance de leurs lignes. Ah ! risibles, risibles sirènes. Quel est donc cet abandon ? Vous ne fuyez même pas. Votre départ est un long sommeil. Vous êtes hors de danger. Loin de Dieu, loin des hommes. Pas un démon qui s'approchera de vous pour vous tenter. Il ne me faut pas une arme éclatante sur un ciel éclatant. Il me faut une arme éclatante de sang. Il me faut une armure qui m'étouffe et mouillée de ma sueur de mort. Ah ! j'ai besoin des autres ! Qu'ils me tentent, qu'ils me désirent, que je leur manque, je veux que nul ne soit satisfait. Je n'apporte pas le baiser de paix, je ne veux pas le recevoir. Je n'espère pas le bonheur ni d'arrêt dans la croissance. Je n'espère pas le désespoir, ce feu de joie que j'allumerai trop tôt éteint. Venus à moi, ils partiront les mains vides. Ils seront sans doctrine, mais je les convie à la plus folle folie des grandeurs. Je ne veux pas que l'homme s'abandonne à lui-même, je ne veux pas que l'homme s'abandonne aux merveilleuses sirènes qu'il pense. Je ne veux pas qu'il soit seul et qu'il se repose. Je veux qu'il soit un buisson de flammes s'alimentant du besoin de flammes. La communauté du feu ! Que tous l'entretiennent, à voler le feu, à se sauver par le feu. Que l'homme se dépasse abandonnant la sagesse, la vie uniquement en lui, de lui et pour lui. Adieu sirènes, minces feux follets *surréels*, lucioles de l'épuisement, flamme infallible et restreinte, jamais en péril de s'éteindre. Dieu, patrie, famille, tous les pions de vos échiquiers puérils, je porte cela autre-

ment avec moi dans le feu, unique et même matière. Je ne vois pas de division dans la flamme. Ni dans la divinité ».

Tramontane parla longtemps. Acquérir la facilité, c'est-à-dire la puissance et la grâce, pour créer l'illusion, c'est-à-dire la vie, quelque chose qui croît au lieu de dépérir, il poursuivait un rêve couronné de jeunesse, la dépense accroissement de la force. Ce qu'il avait inventé, il le perdait. Il éloignait de lui ce qu'il aimait, ne comblait pas ceux qu'il aimait; ceux-là auxquels il tenait davantage, il les désespérait davantage. Mais il ne voulait pas qu'il s'arrêtent au désespoir. Il leur donnait des raisons d'espérer dans de nouvelles défaites, l'Amour toujours sauf. Que les hommes fassent leur bonheur matériel, mais qu'avait-il à y voir? Le désarroi ne pourrait-il pas toujours le porter dans les cœurs? La mesure de sa solitude ne serait-elle pas toujours autant que le blâme des hommes, leur louange?

Ce que Tramontane dit ensuite devint confus, contradictoire. Il voulait le bonheur, disait-il, il aspirait au bonheur. Il taillait dans le bois des idoles qu'il adorait. « Je les ai inventées, s'écriait-il, mais elles me sont bien supérieures. Vraiment? Mais regardez-les, couronnées de persil elles grimacent! Arrosées d'alcool elles flambent, elles flambent! Ce ne sont pas encore elles qui me dicteront la loi. Sauvé! Sauvé! Je puis ouvrir les mains, toutes mes œuvres sont informes ».

Tramontane devint, semble-t-il, nettement incompréhensible. Il répétait : « Les rapides sont toujours assez vites, mais ne vont pas assez loin. Dans la forêt les lys jaunes ne sentent pas toujours bon. Le plus beau mensonge est le plus vrai. Les couleurs du couchant sont aussi celles du levant. Trahison et crime sont les seins purs de la grande forêt. »

La place était maintenant singulièrement vide, l'obscurité s'y roulait en volutes plus épaisses. Or, tout en haut du tableau clignotait un mince filet d'argent. La caravane, une caravane! Ah! je n'ai jamais su ce qu'elle portait. De la neige, de la neige, de quoi rafraîchir l'aridité des sables qui brûlent entre la racine des cheveux et l'arcade sourcilière. Une compagnie de moissonneurs passa, c'était la sixième fois, et la moisson n'était pas faite.

L'ÉTERNITÉ

1

Les ministres entrèrent nu-tête, suivis des magistrats et des généraux. Une loge spéciale fut réservée au corps diplomatique. La garde républicaine, lampions à la baïonnette, donnait à la place un éclairage suffisant. Ventru s'avança dans l'hémicycle :

« Citoyens amis de la justice et de la vérité, je suis Ventru. J'aime la République. Je la défendrai jusqu'à mon dernier souffle. Que Dieu éloigne cet instant. Je consens pour la République au sacrifice de ma vie et à celui de mes enfants. Citoyens, il en va de notre salut à tous, faites périr Tramontane. Le voilà le coupable de tous les troubles qui ont désolé notre ville. Je le vois revêtu de la robe éclatante des fous. Eh ! je les connais ces mecs à la mie de pain. Mystificateurs ! Regardez-les venir, réussissant le cul de poule avec leurs lèvres et passant leurs yeux au poisson mort béatifié. Ces conteurs de balivernes, vous devez les craindre, car ils sont des impuissants, des inutiles et des rancuniers. Estomacs de gélatine ! Il leur est bien facile de tourner béatement,

moulins à paroles ambiguës, à images fallacieuses. Je fus le premier à deviner Tramontane le jour où je l'ai vu qui traversait mes champs, l'air d'une vieille perruche berrichonne, affaire de prendre figure d'apôtre. Il marchait dans les blés comme dans du beurre, comme chez lui, aussi à l'aise qu'un ragoût de mouton. Ce que je lui ai flanqué une bonne râclée. Si j'avais su quel dangereux imbécile c'était, j'en aurais fait du bel hachis, à lui passer l'envie de jamais forniquer.

Ah ! nous avons bien travaillé, Mégère et moi, élevé notre marmaille. Nous les avons torchés nos gosses, nourris, battus. Nous ne voulons pas qu'un Tramontane à la cervelle liquide en fasse des pantins à parole, des rêveurs en fer blanc. Si l'État, si le gouvernement ne prend pas ses responsabilités, s'il laisse un instant la farce de music-hall triompher des hommes d'énergie, il me trouvera et bien d'autres qui sauront lui forcer la main, qui organiseront la défense de la République pour le salut du pays, pour le salut de tout ce qui nous tient à cœur. Nos fortunes, le résultat de nos travaux têtus, nous ne les laisserons pas à la merci des forces de dispersion. Je suis la campagne, moi, mais je suis aussi l'industrie. Mes betteraves, je ne les laisse pas inactives. J'en retire le sucre. Pas un grain de gâté dont je ne fasse de l'amidon !

Je sais ce que je représente, de quelle victoire renouvelée sur les éléments je suis le signe, comment, celui qui sauve ses domestiques de l'Idée — la liberté ou la recherche — qui les rendrait incapables.

N'ayez crainte, nous savons de quoi il retourne. Nous savons que les sirènes ont parcouru la ville. Nous ne croyons pas que ce soit de vaines imaginations. Mais elles étaient très bien là où elles étaient, au fond du fleuve, ces femelles de malheur. Nous savons que nous

devons à Tramontane cette folie inconcevable qu'elles ont su propager. Tout notre travail à nous de tous les instants, le formidable effort que nous faisons peser sur notre esprit pour qu'il soit asservi au labeur utile de nos mains, il a suffi que Tramontane divague un instant pour que tant d'énergie fût perdue. Les digues, les canalisations, les écluses que nous avons édifiées pour retenir les sirènes prisonnières, une imprudence les a ruinées. Il a suffi du charme de Tramontane pour délivrer les sirènes. Un seul appel à la liberté, un appel à la révolte ! Eh bien, messieurs, vous dirais-je ce qui vous étonnera peut-être ! Tramontane ne croit pas aux sirènes. Ce qui a fait la terreur de toute une population, Tramontane l'a pris pour le jouet de ses rêves. Tour à tour il suscite les sirènes et tour à tour il les dédaigne, croit-il, ce petit crevé vaniteux. Dans l'antiquité, Messieurs—après la victoire de Samothrace, je pense—un roi que les Grecs sceptiques traitaient de barbare, fit fouetter la mer de cent coups de verges pour la punir d'avoir englouti ses vaisseaux. Il savait quelles dangereuses créatures habitent les mers et comment ses soldats, confiants en leur nombre, éblouis par une victoire présumée facile, avaient abandonné toute contrainte pour prêter l'oreille au chant du large, au chant du départ que les vagues l'une après l'autre répétaient. Comme nous Xerxès croyait au sol, il croyait à la nature, il croyait à ses forces inconnues dont il se méfiait. Tramontane croit à son orgueil. Tramontane croit à ses idées. Tramontane est un danger pour les citoyens honnêtes, pour ceux qui mesurent exactement le travail à remplir, à la force de leurs mains, à l'application de leur esprit. Les citoyens honnêtes sont les citoyens responsables. Tramontane est irresponsable. Partout propagés, l'inquiétude, le trouble, l'énervement, la lassitude, la paresse,

les Chimères auxquelles déjà dans l'antiquité les véritables héros ont toujours cru et qu'ils ont toujours voulu vaincre, de tout cela Tramontane est quitte, retranché derrière l'idée. Citoyens, faites périr vos rêveurs, renversez les statues dites des penseurs, celles qu'ont élevées à leurs grands hommes les peuples à la bonne foi surprise. Finissez-en avec Tramontane. Voici son bilan : révolutionnaire et imposteur, diffamateur de sa patrie, corrupteur de la jeunesse, par loufoquerie meurtrier et incendiaire, destructeur du travail et de nos Arcs-de-Triomphe. Châtiez-le rudement de la peine du fouet. Élevez un bûcher, brûlez-le. Pensez à vos enfants. C'est un exemple. Je ne vous demande pas pour moi de statue. Décorez-moi pour qu'on puisse distinguer entre celui qui veille et celui qui désorganise. Citoyens, je vous le dis : Caveant consules. Timeo Danaos et dona ferentes. »

2

Le discours de Ventre s'acheva dans les applaudissements. « C'est un grand tragédien, s'écrièrent les parlementaires debout. Vive la patrie ! » Ils parlaient tous à la fois : « Sauvons le zloty ! Il nous faut une politique du seigle ! Inaugurons la politique du lait ! » Cependant on réclama les interprètes : ils défilèrent longuement à la tribune, parlèrent la voix du peuple, le langage du Droit et la parole de Dieu. Ils dénoncèrent la mauvaise foi de leurs collègues. Les diplomates manifestaient sans aucune dignité. « Compromis ! répétaient-ils, compromis ! Il s'agit de l'honneur britannique ! Vive la Belgique martyre ! » L'envoyé de l'Uruguay fut intraitable : « Seule, dit-il, la mentalité hispano-américaine peut sauver le monde et seul l'Uruguay possède la mentalité

hispano-américaine. » On oubliait Ventru. Le lieutenant de la garde harangua ses soldats : « Arrachez les boutons de votre tunique, leur dit-il. Offrez-les comme hommage de la Nation au grand patriote ». Le banc des ministres s'agitait. « Démission, démission ! » criait-on. Mais le président du Conseil n'eut pas lieu de calmer les esprits, car soudain tout ce monde se mit à chanceler, à s'étreindre, à frémir, tandis que sur la ville les bandes d'oiseaux migrateurs soufflaient un vent qui abattait les cheminées, enlevait les toitures et consternait les certitudes.

La place était une énorme roue joyeuse qui tournait à perdre haleine. Un instant les corps glissaient sur un plancher verni puis étaient projetés sous les roues des autos, dans le fleuve, sur les toits, aux plates-formes des tours. Les vêtements s'abattaient de toutes parts, encore gonflés de la forme des corps. Le fleuve débordait de vestons et de chapeaux mous. Des soutanes restèrent accrochées aux arbres des jardins publics. Des habits d'académiciens tombèrent en pleine fête populaire. Un embarras de voitures disparut sous les robes. Trempées d'une sueur de mort des chemises séchaient aux fils télégraphiques. Quant aux corps des bourgeois, honteux de leur nudité, ils avaient commencé par gonfler comme les morceaux de pain abandonnés dans les urinoirs. La décomposition fut instantanée. La putréfaction eut bientôt fait de corrompre les eaux et d'alimenter les épidémies. Pour comble de malheur, les arches des ponts s'étaient bouchées. Les digues crevèrent et les cadavres défilaient à travers la ville dans un ordre hiérarchique

à rebours, le chef de l'État en tête, les gendarmes à cheval pour fermer le cortège.

4

La place était depuis longtemps déserte qu'elle tournait toujours. Au centre, un seul homme. C'était Ventru. Il avait descellé les pavés, creusé la terre et fait son trou. Il entendit Tramontane lui dire : « Va, je te laisse, travaille de tes mains, recommence ton ouvrage, repeuple la ville. Si Crapaude a péri, il en est d'autres. Quant à moi je n'ai pas voulu du martyre. Je ne veux pas que demain tu m'adores. Je ne veux pas de ton culte. Je n'en serai pas prisonnier. Je suis libre. Mais demain tes fils à qui tu enseigneras tes dogmes, tu ne les reconnaîtras pas. Je souffle où je veux. Que tu fermes ta porte ou bouches tes fenêtres, à la moindre idée, à la moindre image, tes fils seront ma proie, ta ville bouleversée. Aujourd'hui je disparais de ma propre volonté, car demain je reparaitrai sous une forme que tu ne reconnaîtras pas, que tu méconnaîtras ».

Ventru n'écoutait pas. Il creusait le sol.

Ah, que voulez-vous que je vous dise! Que signifie cette histoire de Tramontane? Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Il s'agit bien de cela! Courant les cent pas sur cette boule de terre, cette boule de verre pulvérisable à merci, tourne avec moi tout un ciel d'étoiles. Ah! belle nature, charmante nature, sites, golfes, collines accueillant l'étranger. Il s'est couché dans les feuilles, il s'est coulé au fond des rivières, qui n'aurait pas cru à son aisance? Cette lourde pierre que vous portez entre la gorge et l'estomac est

légère à tous les autres. Etre souriant, hôte inattendu, hôte insoupçonné, menteur, être à carapace.

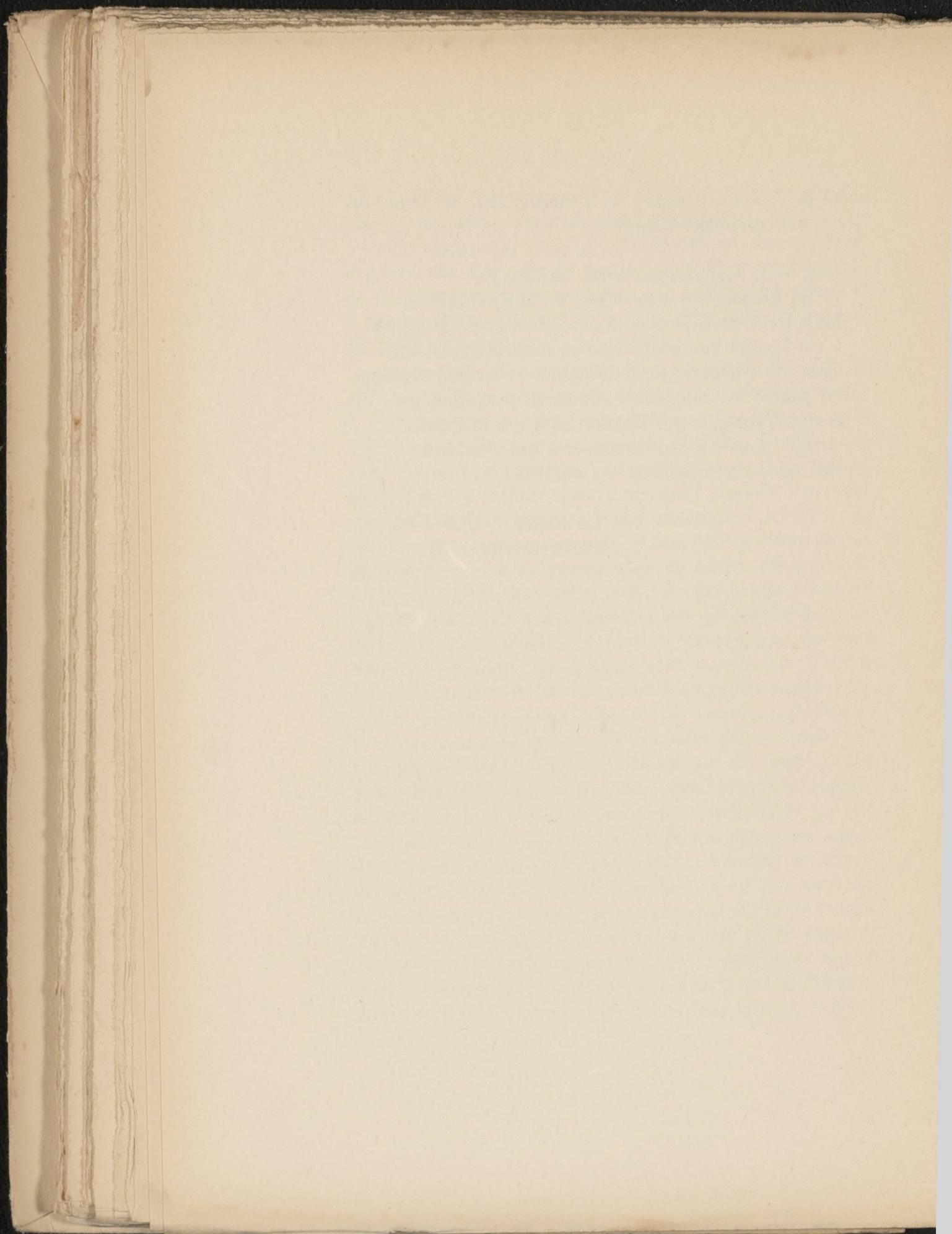
Non, vraiment, je n'ai pas d'avis à donner dans l'affaire. Je n'ai pas de conclusion à tirer de l'histoire de Tramontane. Dans les caves les prisonniers chantent à tue-tête, cependant que dans la lucarne les palmiers ont de longs frissons.

Mais quelle est donc cette plaine balayée des vents et de la pluie? Quel est ce groupe inhumain d'hommes courbés et redressés, flagellés des jeunes arbres qui se plient comme des joncs et dénouent un anneau soudain. Le vent fait rage. Le vent fait tempête. Les ports s'ouvrent. Ce à quoi vous n'avez pas fait place dans votre maison s'y meut terriblement. Vos potiches et vos porcelaines ne font pas long feu. Vos fenêtres craquent. Il faut bien que vous voyiez dans la plaine les voyageurs buter au milieu des cailloux. L'un porte le globe terrestre posé sur ses épaules, l'homme à la tête scalpée, dont le crâne est ouvert, géographie de sang, de feu, et d'eau amère. Le vent ne cessera pas. Le vent soufflera pendant l'éternité. Ce sont les cris des femmes enceintes, ce sont les doigts tachés d'encre des écoliers qui éclatent comme les baies blanches. Le constructeur d'escaliers couronnés du sphinx, de coupoles où renfermer les oiseaux mélodieux, l'aveugle, retient de ses deux mains sa tête lourde de l'espace. Le manchot fait peur aux oiseaux, agitant des bras qui ne peuvent rien saisir. C'est lui qui combine les plus beaux mouvements, l'homme sans maladresse. Les dents éclatent dans toute la splendeur au milieu des gencives déchirées. L'homme qui ne rit pas avec ses lèvres montre le trou noir de son gosier et il chante comme un pinson aveugle. Le vent! le vent! le vent! Dans le dos et dans la poitrine. Les voyageurs vont droit devant eux, et voici se donnant la main les deux qui se délestent et qui sont liés. Le vent et un chant dans le vent. C'est la

*ronde de Gimmi, d'Alain, de Crabé, d'Ika, de Nène, de
Giuarcono, grandeur d'homme :*

Gai, Gai, marions-nous, les enfants !
A qui Louise, à qui Suzanne, à qui Fanfan ?
Mais pour moi, je prendrai le chemin de Mycènes
C'est là que voudrait vivre et mourir Madeleine.
Tant de chemins, tant de cœurs et un seul Mycènes
Et toutes les chansons conduisent à la lune.
A qui Yvette, à qui Marbrette, à qui la Duse,
A qui Louise, à qui Suzanne, à qui Fanfan ?
Gai, gai, marions-nous les enfants !

Le Zoute, juillet 1925.
Paris, février 1926.



VII

HISTOIRE D'UN POT AU LAIT

Poème.

« Icare, tu es pâle, ta grand'mère a besoin d'air frais. Vous irez à la mer. Tu feras les commissions. »

Icare était taciturne comme un prince et ne se liait pas avec les enfants des plages. Il découvrait la vie. Il connaissait la violence de la mer, qu'elle vous emporte loin, et qu'au delà de l'horizon elle recommence.

Aussi entra-t-il dans l'eau, y disparut, se raidit. Son corps flottait comme un panier de fleurs.

Des pêcheurs le saisirent, le ramenèrent à la maison.

Comme il n'avait pas rapporté à sa grand'mère son lait quotidien, il fut enfermé dans sa chambre.

Il ouvrit la fenêtre.

Entra la plus belle mouette, celle qui avait une goutte de sang à la gorge, celle qui l'avait soutenu sur la mer, celle qu'il ignorait et qu'il connaissait.

Icare s'ouvrit comme un navire :

Gonfle la mer ses voiles, gonfle mon cœur ses larmes
Où est le pays où fleurit la marjolaine
Mouette, le pays de faïence et de porcelaine
Gonfle le vent sa voix, gonfle mon âme l'alarme
Mouette, mouette, où est le pays d'Hélène
Et le blanc phœnix et la noire Galathée

Et la jolie musique aux ailes vaines
 Dans sa tour d'ivoire monte Danaé
 Où est le grand corps de mon amour ployé
 Tout couvert des baisers de mon haleine.

Icare vous appelle, mouettes, mouettes
 Gonfle le ciel l'espoir, gonfle ma tête la fable
 Il est des sources où boivent les biches
 Et de vastes forêts où volent les daims
 Et des mers, mouettes, des mers à mourir
 Et tant de reines à aimer, tant de reines
 Dans tant de villes de granit et de toite
 Gonfle l'amour la rose, gonflent mes yeux le mirage
 L'oasis est la barque et la lumière la voile
 Mouettes, mouettes, Icare vous appelle
 Lunes d'or, ciel, soleils bleus, mouettes, étoiles.

LA MOUETTE.

Il est temps que tu abandonnes tout ce qui est fait à
 mesure d'homme
 Enfant léger, arbuste fleuri hors de saison
 Que l'air seul de la flûte te porte dont l'air est pénétré
 Nu, étincelant, sans une bavure
 Et le regard sans une île plus égaré que la mer
 Passe à ton corps ébloui
 L'anneau du ciel.

Ah ! laisse, laisse les jouets des hommes
 Enfant divin, arbuste fleuri hors de raison
 Méprise le cri de la terre sans le connaître
 O splendeur, étain sans rayure
 Qu'elle est loin la vie aux reflets de verre
 Comme l'on quitte en rêve une nappe de muguets
 Passe à ton corps ébloui
 L'anneau du ciel.

Il ne s'agit pas d'un espoir partiel
 Enfant futur, Icare, arbuste fleuri hors de saison
 Il s'agit de toute la joie
 Et de résonner comme un bronze de cloche
 Derrière les cieux, derrière les mers
 Pendant l'éternité
 Quand de ton âme tout un peuple
 Se surélève au soleil, espoir d'or
 Dans l'aquarium de la lumière

O splendeur, étain sans rayure
 Icare, enfant futur
 Passe à ton corps ébloui
 L'anneau du soleil.

CHŒUR DES MOUETTES.

Accourues de loin à en perdre mémoire
 Nous voici plus nombreuses que de furtifs baisers
 Voici tes ailes, Icare, tu peux voler.

ICARE.

Je suis si léger que je me souviens de toutes les aventures
 passées
 Quand les nacelles d'or descendaient sur les lacs
 Et que des lèvres de femme berçaient des hiron-
 delles.

CHŒUR.

Nous venons de si loin qu'il ne nous en souvient.

ICARE.

Dans un grand palais de pourpre
 Les baisers giclaient comme des fleurs de sang
 Dans les villes funèbres claquaient les glas.

CHŒUR.

Accourures de loin à perdre mémoire
Icare, voici tes ailes
Soudaines à dominer.

ICARE.

Des hommes malicieux humaient des coupes
Et soudain pâissant
Y poursuivaient un rêve habile à mourir.

CHŒUR.

Nous venons de plus loin que la lumière
C'est le vent perpétuel qui gonfle nos ailes
Ce sont les tiennes, Icare
Il manque à notre concert
Ton entière présence.

ICARE.

Le cœur ancien
Plus déchiré qu'un brouillon de lettre,
Toute la vie à parcourir d'un trait de feu sur la page du
ciel
Je pars pour trop loin qu'on s'en souviennne.

*O palmiers si souples, à peine vous étiez-vous redressés,
que déjà Icare tombait dans le vide comme un plomb.*

*Et soudain il s'éleva. Pour le porter les mouettes
avaient mis bout à bout leurs ailes et le ciel pâissait.*

*Icare rêvait. Il vécut des années et des années, toute
la science tapie sous les paupières.*

*Il voulut voir ce qu'il vivait. Il ouvrit les yeux et
des mains et des dents, il déchira les ailes des mouettes.*

*O peuple du fond de la mer, quel arbuste de corail
avez-vous recueilli?*

*Quand on ne trouva plus Icare dans sa chambre, sa
grand'mère assura qu'elle avait toujours su qu'il man-
quait de cœur.*

*La destinée est si belle qu'on aimerait mourir sur un
air de flûte.*

Novembre 1926.



ARGUMENT

à ***

La poésie commence à chaque instant
Et chaque moment du paysage est un poème
Les labours, de l'herbe, une meule de foin, le rêve prend feu
Et te recule dans une légende belle à souhait,
Amour qu'emporte la gare déjà lointaine

Je suis seul comme l'étranger qui comprend sans qu'on
lui parle

Villes de Belgique de si peu de poids dans la fumée du
voyage

Je passais parmi vous, ce qu'il y avait de plus beau
Retrouverez-vous jamais une âme,
Un cœur qui bat mieux que douze ailes de moulin
Dans un infini de vent, de sable et de miracles

Que le soleil s'attarde à vos fenêtres
Il était mieux d'y voir mon front brûler la vitre
Et tant de rêves à perte d'étoiles

Je vois un peu de neige, pendant longtemps ce que
j'ai aimé le mieux au monde
Me faudra-t-il aussi abandonner cela?
Fermerai-je les yeux et mes bras me guideront-ils mieux
A travers mon pays
Qui de plus en plus n'est pas de ce monde?

Ah ! mes amis je vous appelle comme celui dont la voix
 se perd dans le tunnel,
 Je vous appelle d'une voix blanche les uns et les autres
 Ceux-là mêmes qui ne sont pas nommés
 Et je vous chante sur le ton majeur
 Que ma chanson soit encore longtemps sur l'eau après
 que tout est passé

*Ta main est le luxe sans prix du soleil sur la neige
 Mon frère, ton corps la rosace ouverte à la poésie
 Ce qui meurt et naît sur le sol et dans le ciel
 Multiplie dans ton cerveau un peuple de cercles et de
 cerceaux
 Dirais-je comment ce qui n'a pas de mesure n'a pas de
 limites?
 Un chiffre te tient lieu du monde dévasté
 Mais un rêve est toujours assez fort pour te saisir
 Et te faire tout abandonner un instant.*

*Je t'aime autant que tout au monde
 Compagnon de ma vie dans l'oubli de ce qui nous entoure
 De sorte qu'un seul monde de luxure et de beauté se laisse
 approcher,
 Marcheur à travers des musiques perdues élevatrices de
 façades sans corps
 O vent de violence et de mélodie
 Quand les yeux de l'homme se ferment par faiblesse
 Tes mains cherchent comme des aiguilles
 Tu es en liberté à travers le monde
 Fauteur de troubles et de poésie
 Et parfois il me semble que je te connais parfaitement.*

*Fou d'un monde hors mesure que l'amour agrandit
 Les yeux somnambules tu avances comme un fier tumulte*

Homme réticent puis éclatant

*Les chansons de Nice tu les égrènes dans les rues de Paris
Au hasard d'un carrefour que minuit éclaire quand je
n'ai plus de regard*

Ah! tu ressembles dans mon pays du Nord

*A ces grands châteaux d'eaux isolés, un peu mal à l'aise
Splendides qui ont des ombres étonnantes*

Bonjour, peintre attentif aux bonnes manières

*Mais qu'une petite plume danse dans la poussière qui
vous suivra?*

*Nous n'avons plus de mains assez légères pour manier
les grains de sable*

*Chacun de ces mondes pour vous seul garde sa pesanteur
différente*

Que vous preniez un peu de duvet d'oiseau

Notre vie métaphysique est à refaire

*Nous ouvrons les yeux comme un enfant devant une méca-
nique*

Ah! cher magicien désabusé

*Je ne t'oublie pas entouré de sortilèges dans un royaume
de sable, d'eau et de sapins*

Au plus profond de toi est un cri étouffé

Tu es le centre où le monde joue des scènes infinies

Chaque carte à jouer tremble comme une destinée

Alors que les saisons s'inclinent au gré de ton cœur

Nous avons vécu côte à côte dans la Campine

Nous portions la livrée de la patrie

Mais que nous étions lointains et volontaires!

*J'ai déjà bien vécu parmi vous, mes amis et parmi
d'autres*

J'ai paru bien distrait

Attentif

A des échos de résonance lointaine
Je connais tant de villes sans murs et je ne m'étonne pas
que de toutes parts m'arrivent des nouvelles

*Au plus profond de l'Afrique j'entends ton éclat de rire
légèrement forcé comme celui de Bacchus
Visiteur de Chartres et de Dijon
Chaque jour était une marraine
Distraitement occupée à jouer avec tes cheveux*

*Plus loin de la France que les Iles Philippines
Dans cette petite île de Bretagne
Jeune gardien de sémaphore nous avons appris l'art de
la navigation
Je te retrouve dans la première oasis d'Algérie
Au milieu du linge rouge et bleu que les femmes agitent
dans l'oued
Rêveur dont les yeux de sable s'effilaient à la danse des
Ouled Nails
Nous aimons encore dans la Kasbah d'Alger la même
mauresque frêle
Qui dansait nue pour nous à la lumière des bougies*

Comme dans tous les beaux poèmes le soir s'est épaissi
sur la plaine
Mon train roule dans l'obscurité

Sept aveugles à tâtons
Cherchent une femme
Il faut au premier qu'elle ait la peau douce d'une perle
Et qu'il la puisse mettre dans un coffret
L'autre il lui faut une écharpe qu'il la passe à son cou,
Et quand il respire que ses lèvres y collent
Il faut au troisième une couronne d'épines,
Au quatrième un nuage

Au cinquième une main dans la poche comme un paquet
d'aiguilles,

Au sixième il lui faut une vraie femme qui disparaisse
quand on la serre

Pour le septième c'est un rêve à venir

Mais au huitième il lui faut bien davantage et c'est
moi-même

Capricieuse et fragile

*Je pouvais serrer entre l'index et le pouce ton bras
Qu'une veine traversait comme un ruisseau navigable,
Dans les escaliers obscurs, image intermittente
Comme toute la foi que j'avais dans la vie*

*Beauté légère, vos yeux s'ouvraient transparents
Vos lèvres répandaient une émotion lointaine
Souveraine entourée de balles comme un monde d'étoiles
Tout un jour nous ne fûmes plus seuls sur la terre*

*Et mon beau compagnon, ma belle grimpeuse aux rochers
Mon bloc de granit où l'air respirait
O cils aigus approchant de mes yeux les sapins sur la mer
O ma tête enfouie entre tes bras comme le sommeil d'une
fourrure*

*Tu t'ennuies chez ton père, Cécile,
Dans cette ville où l'on fabrique des meubles
Tu te mettais dans l'herbe comme un cercueil
Mais que tu étais pâle quand passait un de ces voyous
Que j'ai longtemps aimés dans les bals musettes où je te
menais*

*Tu comprends comme moi la vie
Quand dans les ports d'Orient deux nègres marchent
la main dans la main*

*Et que l'on voit le dimanche sur les navires d'Amérique
l'un coiffer son camarade recouvert de linges blancs,*

l'autre habillé de tatouages tourner la manivelle d'un gramophone

Jeunes filles, petites filles égarées sur les plages, dans
les trains, dans les bois
Sur les bateaux qui remontent lentement les fleuves
quand nos mains caressent vos cheveux
Vous êtes aux quatre coins de ma vie entr'aperçues à
travers les rideaux
Aussi fraîches que les figues, aussi pures que le charbon
Femmes lointaines, douces et cruelles
Notre génie tous les jours descend de vous et nous vous
le rendons
Très déchiré sous un masque de beauté
Vous faites le rêve de beaux jardins où vous êtes seules
la fleur mouvante
Parmi les autres attachées à la terre comme vos servantes
immobiles
Jeunes garçons votre cœur est plus farouche
Jeunes gens votre cœur est plus généreux, votre regard naïf
Où habite plus d'espace
Et vous êtes fous
Confiants et beaux
Mais nul n'a plus voyagé parmi les rêves
Que le jeune apprenti des faubourgs
Vêtu comme un roi du sarrau bleu

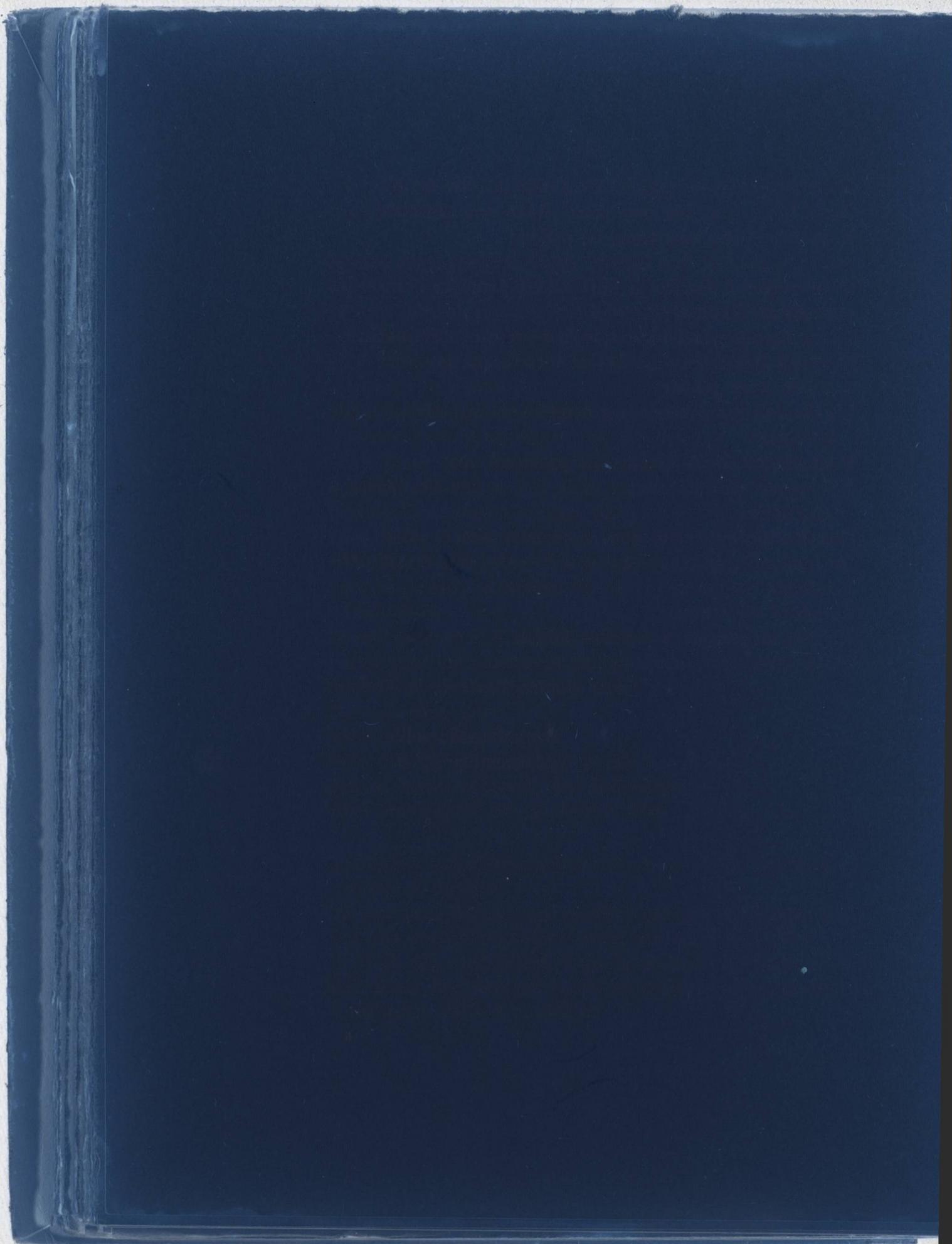
Que l'hiver chante sa chanson de matelot sur une carène
vieille à mourir
Ou que dans ses naseaux souffle l'été que le ciel accable,
J'ai mis avec amour mon visage sur celui de la terre
J'ai fait signe des mains à quelques hommes de la terre
Mais il est des jours où toutes les grandes pièces de mon
échiquier vont à la dérive

Il est des jours où la glace n'est plus la terre ferme
Où la barre que fait mon front élève une muraille
Il est des jours, mes amis, de colère !

D'un matin à l'autre la nuit croule sous les fleurs, les
parfums, les étoiles
Je me trouve aussi léger que la terre au petit matin
Me voici fort dans mon âge et fort de ma jeunesse
vécue avec plaisir
L'enfance vous vient à fleur de peau comme une nouvelle
jeunesse
O bouche, o cri de l'homme, o paroles à dire
J'ai appris peu de choses mais il y a peu de choses à
apprendre
Que Paris s'approche que je connais bien
De quel prix peuvent être son cœur et son esprit déri-
soires
Le siècle va craquer
Et l'on se comptera sur les doigts.

(Aux Quatre Vents de la Vie).

Bruxelles-Marseille,
Décembre 1926.



ÉPILOGUE

à M^{lle} R...

Je suis seul sur la terre comme la noix tombée de l'arbre

Où est son visage, sa voix est blanche
Tu as visité l'astrologue menteur
Et traînes sur cette terre un corps sans étoile

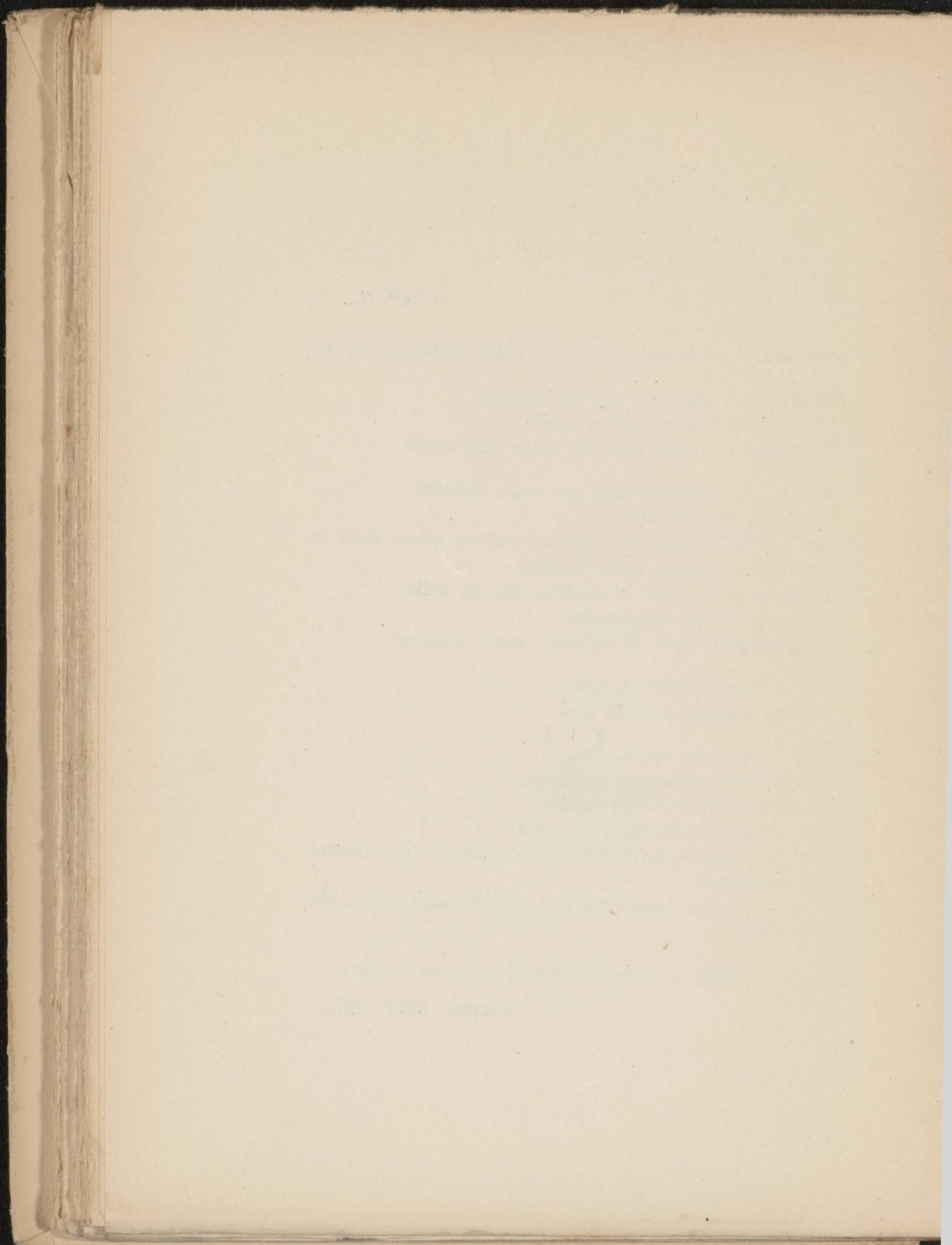
Mais je veux vous conter une belle histoire
Ou plutôt non, écoutez :
Le 12 août dernier, la nuit, un bateau glissa dans le
port, les hublots seuls éclairés
Il parcourut la ville, il marcha sur les toits
Le matin le vit disparaître
Sans hublots, sans cheminées, sans équipage

Seul comme vous et moi
Triste comme vous et moi

Mais au manège de la fête
Une victoire menait un quadrigé,
Les ailes éclairées à l'électricité,
Une joie si parfaite dans les yeux
Que j'ai compris qu'il fallait me hâter d'en connaître
la splendeur
Et que la vie se transformerait bientôt pour moi et les
hommes,

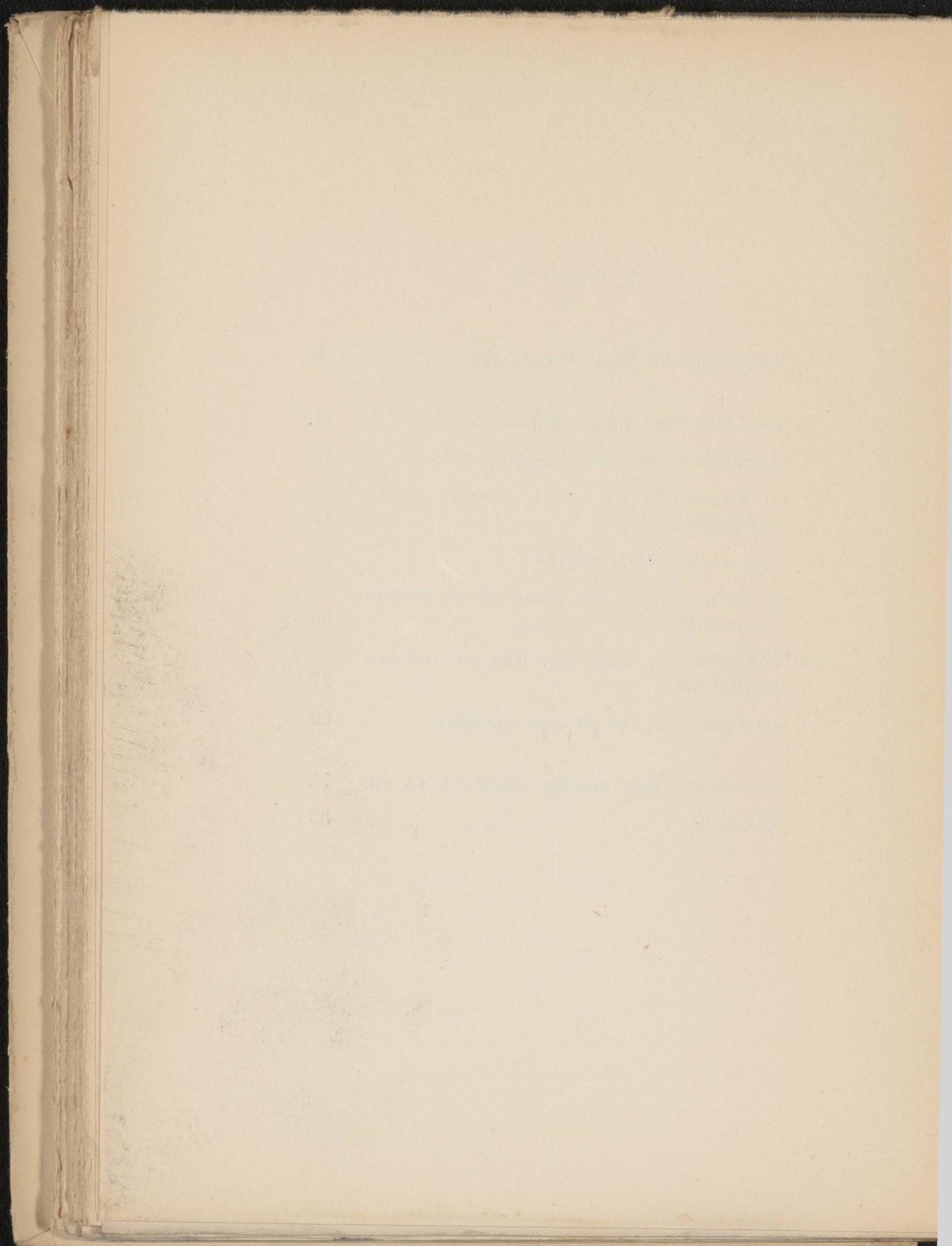
Peuples faciles à tromper avec des sucres d'orge !

Dieppe, août 1927.



T A B L E

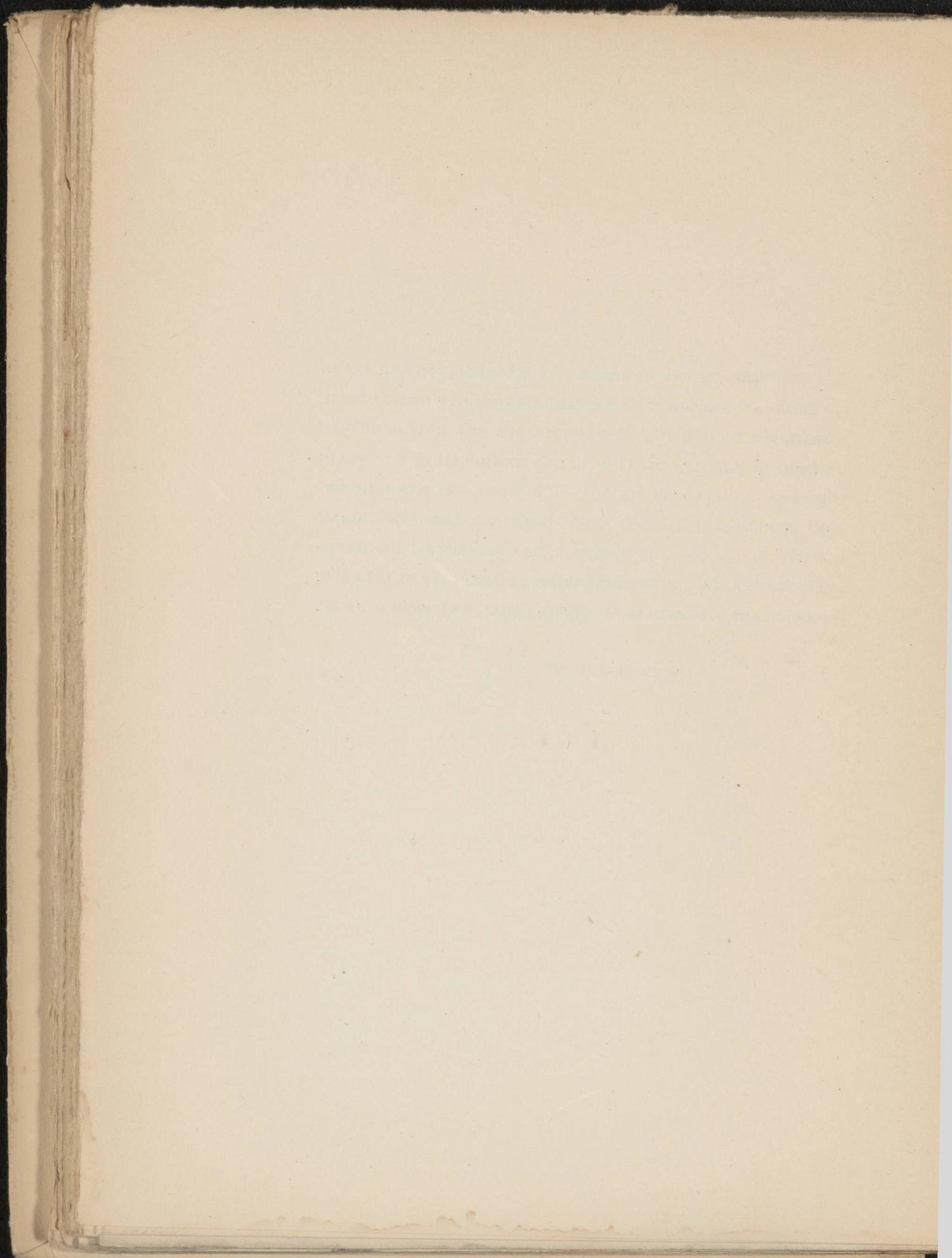
<i>C'était dans un pays lointain déjà</i>	9
I. NOUVELLE POLITIQUE (<i>préface</i>)	11
II. MONSIEUR SOUBIRANE (<i>légende</i>)	13
III. LA TRAGÉDIE DU PONT D'AUSTERLITZ (<i>tragédie</i>).	17
IV. ERIK PTOLÉMÉE (<i>roman</i>)	27
V. CE QU'IL ADVINT DE TOUR ET DU SIPHON (<i>moralité</i>).	35
VI. TRAMONTANE SUR SON GRAND CHEVAL (<i>mythologie</i>)	37
VII. HISTOIRE D'UN POT AU LAIT (<i>poème</i>)	69
ARGUMENT : AUX QUATRE VENTS DE LA VIE	75
ÉPILOGUE.	83



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : 10 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, ACCOMPAGNÉS D'UNE PAGE MANUSCRITE DE L'AUTEUR, NUMÉROTÉS DE 1 A 10 ; 25 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE 11 A 35 ; 65 EXEMPLAIRES SUR VELIN D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 36 A 100 (TOUS CES EXEMPLAIRES CONTIENNENT LES QUATRE EAUX-FORTES DE KRISTIANS TONNY ET SONT SIGNÉS PAR L'AUTEUR ET L'ILLUSTRATEUR); 400 EXEMPLAIRES SUR ALFA, SANS ILLUSTRATIONS, NUMÉROTÉS DE 101 A 500; 2 EXEMPLAIRES DESTINÉS AU DÉPOT LÉGAL, CHIFFRÉS 0 ET 00.

EXEMPLAIRE N°

H.C.



CET OUVRAGE
EXÉCUTÉ POUR LES ÉDITIONS DE LA MONTAGNE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE DIX JANVIER MIL NEUF CENT TRENTE
SUR LES PRESSES DE L'UNION
TREIZE, RUE MÉCHAIN, A PARIS.

